

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## LA POLITIQUE ET LA LITTÉRATURE EN ITALIE.

---

Si jamais des hommes se sont appauvris à promettre, ce sont sans contredit les révolutionnaires italiens. A les entendre, une fois maîtresse d'elle-même et admise à s'asseoir au concert des grandes nations, l'Italie deviendrait tout aussitôt une terre fertile sur laquelle les arts et les sciences s'épanouiraient avec un éclat inconnu jusque-là.

Et voilà que vingt ans et plus ont passé sur l'Italie, libre du joug étranger, et que, loin de briller, la littérature italienne est allée en s'éclipsant chaque jour davantage. Elle a pris des allures étrangères au génie national et elle a revêtu des formes hybrides de plus en plus éloignées de celles que les génies des siècles écoulés lui avaient données.

Deux causes semblent, d'après la *Civiltà Cattolica*, avoir surtout amené ce changement déplorable : l'une, l'influence des révolutionnaires, qui, émigrés sous un ciel étranger, perdirent là, comme les plantes exotiques, leur beauté native et leur parfum ; l'autre, la propagande révolutionnaire à laquelle l'Italie dut de lire tant de livres français, où elle puisa, avec l'amour des principes de 89, un style coupé, apocalyptique et dithyrambique, suprêmement ridicule.

Notre intention n'est point d'étudier un à un tous les coryphées de ce nouvel ordre de choses : nous n'en avons ni les moyens ni le talent. Mais, persuadé que c'est un bien pour nous de connaître les écarts des autres peuples et d'apprendre par là à les éviter, convaincu d'ailleurs que ces petites études critiques pourront être de quelque utilité aux amis éclairés de cette revue, nous nous proposons de donner, en quelques articles, des notes recueillies çà et là et que nous nous efforcerons de rendre intéressantes.

## I

## L'ÉCOLE DE MANZONI.

A quelle époque remonte la décadence littéraire de l'Italie ? Il est assez difficile de le dire. Les révolutions dans le monde des lettres sont comme les révolutions dans le monde des principes sociaux : elles ne s'accusent clairement qu'au jour où elles sont incendie, et avant d'être telles, elles ont dû nécessairement être étincelle et flamme d'abord inoffensive.

Quelques auteurs ont voulu fixer la date de 1848. Mais, longtemps auparavant, l'Italie avait eu ses réfugiés, ou comme on les appelle aujourd'hui, ses martyrs, et elle avait entendu avec admiration tomber de leurs lèvres un langage dur, mordant, plein de fiel et de rancune. Longtemps même auparavant, elle avait nourri des écrivains qui, sous le spécieux prétexte de vouloir l'indépendance de l'art, la liberté des formes, l'émancipation de la pensée, l'intensité du sentiment et les émotions fortes et vraies, visaient droit à la politique et s'efforçaient de former une génération, comme écrivait Vincent Monti, *affamée de nouveautés, rebelle à l'ordre et prête à s'insurger pour le plaisir de s'insurger.*

Ce qu'en divers temps les chansons politiques avaient fait en France, le roman fut appelé à le faire en Italie. Aux mains des sectaires de la *Jeune Italie*, il devint une arme terrible, et, comme le dit Mazzini, en combattant pour le romantisme contre les vieilles règles des classiques, ils se proposaient de combattre, dans le seul champ alors ouvert, au profit de la révolution.

Sous le souffle brûlant de ces idées passionnées, on le concevra facilement, la littérature devint la lice où se rencontrèrent tous les aventuriers en quête d'une réputation d'auteurs et tous les affidés des sectes à la recherche d'un rôle politique. Aussi, comme bientôt elle rompit en visière avec toutes les traditions classiques ! et comme elle s'en alla alerte à la poursuite d'un nouvel idéal ! La vieille école s'en alarma, poussa des cris d'épouvante, essaya d'entraver le mouvement. Autant vaudraient les efforts de bras contre un fleuve débordé ou les soupirs contre la rage des flammes.

Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés, et, lors même qu'ils poursuivaient la réconciliation de la raison et de la foi, l'accord du vrai et du beau, l'harmonie entre la forme et l'idée, les écrivains gardaient toujours comme idée dominante et dame de leur pensée, l'indépendance de l'Italie.

Qu'on lise les ouvrages de l'école sceptique ou néo-gibeline de Maroncelli et de Mazzini, ou ceux écrits par les Grossi, les Manzoni, les Pellico et autres de l'école catholique ou néo-guelphe, et l'on verra sans peine dans les uns et dans les autres cette idée mère dominer comme un pic élevé domine les plaines qui l'entourent.

Manzoni, le chef de la phalange guelphe, ne fait point, comme Mazzini, profession de créer une littérature conspiratrice ; mais, comme lui, il hait le joug allemand et propage cette idée par la littérature. Qui ne se souvient d'avoir saisi ce sentiment sous la plume élégante de l'auteur des *Fiancés* ? et combien peut-être ont entendu citer ces beaux vers patriotiques :

O stranieri strappate le tende  
Da una terra che patria non v'è.  
Dio non disse al Tedesco giammai  
Va, raccogli ove arato non hai ;  
Spiega l'ugne l'Italia ti do.

« O étrangers, levez vos tentes d'une terre qui n'est point votre patrie. Jamais, Dieu ne dit à l'Allemand : va, moissonne là où tu n'as pas semé ; ouvre tes serres, je te donne l'Italie. »

Dès ses débuts, Manzoni s'annonça comme un réformateur. Il sentit de suite que les intelligences étaient lasses d'imiter et de copier. A la génération nouvelle, il fallait de nouvelles idées, de nouveaux sentiments, des images nouvelles. Aussi, au temps même où il avait, selon l'expression de C. Cantu, le rare bonheur d'être, tout jeune encore, caressé par Monti comme l'héritier de son empire littéraire, il méditait déjà de suivre une voie toute différente de celle suivie par le dernier des classiques. S'il ne rompit pas tout d'un coup avec les traditions, ce fut condescendance peut-être, peut-être aussi timidité ; mais plus tard, nous le savons, il répudia ses compositions de jeunesse, pourtant si riches d'amour et de mépris, de pensées et de formes et il ne reconnut comme vraiment siennes que ses écrits postérieurs.

Une raison autre que son goût littéraire, nous explique aussi cette répudiation d'écrits tels que l'*Urania* et les vers sur la mort de Charles Imbonati : c'est la conversion du poète. « Quand Manzoni, nous dit Cantu, se tira du gouffre profond de l'incrédulité dans lequel il avait grandi, et quand il sentit l'horizon de l'espérance succéder à la nuit du désespoir, il trouva la sérénité de l'âme dans les hauteurs de la foi, et dès lors, abandonna la causticité, l'*amer rictus de Chalie* et le désir de remuer la boue

fétide de notre siècle.» Fixé par la foi au christianisme et élevé par elle au-dessus des fluctuations terrestres, il connut la paix de l'âme, aussi nécessaire à l'artiste peut-être qu'elle l'est à l'homme moral.

Il en est qui ont voulu mettre en doute la sincérité de la conversion de Manzoni : ils l'ont attribuée à la mode. Rien pourtant n'est plus faux. A défaut même de ses écrits, nous avons une preuve indubitable du contraire dans une lettre aussi franche que fervente qu'il écrivit à son parent Emile Blondel, le 11 Janvier 1823. Dans une lettre à la comtesse Dieudonnée Salluzzo, il écrivait encore : « L'existence de la religion catholique remplit et domine mon intelligence ; je la vois au commencement et à la fin de toutes les questions morales ; partout où elle est pratiquée ; partout où elle est bafouée. Les vérités mêmes, qui se trouvent sans son escorte, ne me semblent ni entières, ni fondées, ni indiscutables ; il faut qu'elles y soient ramenées. » Certes, ce ne sont point là les sentiments d'un homme hypocrite. Loin de là, Manzoni fut un véritable chrétien, comme les Görres, les Daumer, les Balmes, les Montalembert, les Ozanam, les Cochîn, les Pellico et autres dont les noms remplissent les pages de l'histoire contemporaine.

Cette conversion marque une révolution dans ses écrits. A la lumière des grandes vérités chrétiennes, tout un monde nouveau se révéla à ses yeux, et bientôt il sentit le besoin d'associer l'originalité et la tradition, le concept et la forme. Il lui est possible de découvrir des trésors nouveaux, des trésors autres que ceux donnés en héritage par les auteurs classiques, et de se servir de la poésie pour une fin plus élevée que le seul plaisir.

Dès ce moment, la littérature devint, dans les mains de Manzoni, l'auxiliaire et la propagatrice du beau, du vrai et du bien. L'art céda le pas à la vie, le calme au mouvement et l'apparat sentimental aux convictions profondes. Le génie de Shakspeare dut se sentir heureux de voir un de ses émules essayer ainsi de reculer les barrières de l'art. L'inspiration chrétienne et la méditation des sublimes vérités de la Bible donnèrent à Manzoni le pouvoir de surpasser même le grand poète anglais.

Ainsi, l'innovation de cet admirable génie ne s'arrêta pas à la surface, au style ; elle s'étendit aux idées elles-mêmes. C'est là son mérite, et il est grand. Car, à cette époque comme aujourd'hui, ils étaient bien rares ceux qui voyaient dans la littérature plus qu'un vain étalage de formes ou qu'une brillante harmonie.

Déjà, avant Manzoni, plus d'un génie italien s'était lancé sur

cette voie. Dante définissait la poésie : « l'usage amoureux de la sagesse. » Alfieri l'avait rappelée aux devoirs sérieux dans un style « dont seul, parmi les génies de la péninsule, il fut armé par Melpomène. » Parini enseignait « que la poésie n'est pas un vain son de mots, mais la belle expression des sentiments capable d'exciter les cœurs, en peignant au vif l'homme et la nature avec une profonde connaissance de toute chose. »

Mais ces maîtres avaient été délaissés, et Monti en était venu à trouver sa propre *Basvilliana* louable de tous points, parce que imitée de tous points. Manzoni arrivant trouva ce dernier classique si parfait de style qu'il chercha un autre chemin.

Il y avait alors en Italie un littérateur étrange. Orgueilleux, irritable, jaloux, sceptique, Ugo Foscolo se fit le rival de Monti. La mythologie se condoyait dans ses écrits avec quelques vérités religieuses. Sur ses lèvres, on trouvait le sarcasme de Byron et le septicisme de Goëthe. La personne était un mélange de romain, de grec et de chrétien, tout comme ses écrits semblaient un amas de politique, de philosophie et de religion vague. Sans doute, Manzoni n'eut garde de le suivre : il savait bien que la foi est la seule *lumière entre l'intelligence et le vrai*. Mais cependant il savait bien que, pour réussir près du peuple, il fallait tenir compte des principes démocratiques répandus par la révolution française.

N'y avait-il point, sans devenir trivial, moyen de se faire populaire ? Pourquoi la littérature nouvelle ne scruterait-elle pas les mœurs du peuple, n'écouterait-elle pas ses légendes, ne recueillerait-elle pas ses fables, ne prêterait-elle pas l'oreille à ses chansons ? En serait-elle moins belle pour descendre des hauteurs où les génies classiques l'avaient, pour ainsi dire, laissée attachée ?

Manzoni crut cette révolution possible et il la tenta. Point de doute qu'il eut réussi à marier l'antique et le neuf, les traditions du passé et les besoins du présent, la raison et la foi. Son génie était à la hauteur de cette entreprise. Mais il lui arriva, comme à beaucoup d'autres, d'être compromis par ses propres disciples. Il avait à peine ouvert le chemin qu'une foule de talents médiocres se précipitèrent sur ses pas et essayèrent de rivaliser avec lui ou du moins de s'envelopper dans sa gloire.

Manzoni prévint-il le danger qui menaçait la littérature italienne ? Est-ce pour le conjurer qu'il se fit l'ami et l'inspirateur du *Conciliatore* de Milan ? Nous ne le savons pas et ne pouvons le savoir. Mais, ce que nous ne pouvons ignorer, c'est qu'il était péniblement affecté de voir, comme dit C. Cantu, des

hommes « chercher les applaudissements de novateurs en répétant ses vers et ses expressions, ou par les croyances vagues d'un christianisme *civilisé* ; des hommes qui suppléaient à la mythologie les personnifications d'un affaiblissement maladif, l'hypocondrie à la douleur, la fantasmagorie à la méditation et à l'étude du cœur les exaltations d'un cerveau malade. »

Certes, ce dut être pour lui un spectacle bien pénible de voir ces écrivains courir à la recherche du neuf en se jetant tête baissée dans l'étrange et se consoler de la perte des divinités païennes en fondant de nouvelles mythologies. Il dut souffrir d'entendre un Berchet préconiser l'*Eléonore* de Bürger et la *Dance des morts* de Goëthe. Qu'étaient, que devaient être à ses yeux les revenants, les sorcières, les sylphides et les gnomes introduits dans la poésie comme pour faire cortège à Tityre et *Aminthe au sein de neige, aux lèvres de corail et aux éternels gémissements d'amour* ? Est-ce que pour lui, comme pour Platon, le beau n'était pas la splendeur du vrai ?

Manzoni eut cette douleur. Sous ses yeux, il vit éclore une classe d'écrivains qui crurent être libres parce qu'ils sautaient comme des fous, qui attaquèrent toute autorité littéraire ou politique, qui se rirent à cœur joie des dogmes et des rites et qui, avides de nouveauté, méprisèrent les classiques pour se lancer à l'imitation effrénée des poètes cimbres ou tentons.

Déjà leur œuvre avait progressé quand Manzoni mourut. Dans un autre article, nous verrons ce que cette école devint sous l'inspiration de Mazzini. Mais, avant de quitter Manzoni, ne pourrions-nous pas nous demander si ces romans, étranges de style et de pensées, servis chaque jour par notre presse, n'auront point pour effet sur nos jeunes littérateurs de leur faire chercher le beau là où il ne s'est jamais trouvé, je veux dire, dans les situations hasardées, dans l'in vraisemblable, dans le grotesque. Bien des fois, je me suis posé cette question et me suis senti effrayé, en y répondant d'après l'expérience et la raison.

GIULIO..

# MONSIEUR MOI <sup>(1)</sup>

PAR SALVATORE FARINA

---

V

LE CONCOURS. — SES PHASES ET SA CATASTROPHE

(Extrait du carnet de Marcantonio.)

(Suite)

Marcantonio a envoyé à la poste un homme qui semble n'être au monde que pour fournir un messenger modèle dans cette conjoncture.

Battista, le portier, ne sait pas lire, mais il veut faire croire qu'il s'y entend aussi bien que qui que ce soit ; mis face à face avec de l'écriture, il la regarde d'un air grave, puis il sourit, et s'en va dès qu'il le peut.

Ne pouvant pas planter là le feuillet sur lequel le professeur a écrit : *A M. Moi, poste restante*, Battista l'a serré dans sa poche, il a écouté ses instructions verbales et il a couru fort troublé remplir sa mission. Il revient au bout d'une demi-heure avec un sourire triomphant et dit au professeur :

— Rien pour *M. Moi*.

Marcantonio rougit ; il craint que Battista n'ait fait lire son feuillet à quelque confident, mais il pense qu'en fin de compte,

---

(1) Du *Correspondant*.



il n'est pas facile de percer à fond sa petite intrigue. Quant au silence de ses prétendues, il ne s'en inquiète pas encore. A dire le vrai, il s'est un peu trop hâté. Il faut savoir attendre.

Le dimanche, la réclame matrimoniale fait sa seconde apparition dans *il Secolo*, et, le lundi, Battista est expédié à la poste.

M. *Moi* attend le retour de son messager, mais, quoi qu'il arrive il veut se déclarer satisfait. Pour se convaincre qu'il n'attend encore rien, il se répète à lui-même : « Il est trop tôt. Les avis de la quatrième page ne produisent souvent leurs effets qu'au bout de quelques mois. Je puis attendre. »

Mais quand Battista revient les mains vides, Marcantonio reconnaît la vanité des résolutions humaines, et il s'aperçoit qu'il n'a pas réussi à se tromper lui-même.

Le jour d'après, comme il revient de son cours, il voit venir derrière lui Battista avec un air de mystère.

— Vous m'avez recommandé de ne les laisser voir à personne, dit le brave portier, et je les ai toutes ici.

En parlant ainsi, il montre du geste la poche intérieure de sa jaquette. Oh ! comme il bat, le vieux cœur de M. *Moi* !

— Suis-moi, dit-il à Battista, tout en gourmandant son propre cœur de cette émotion ; mais il n'a presque pas la force de monter l'escalier ; la main puissante du destin le tient et l'opresse.

— Voilà ! dit Battista, en tendant à M. *Moi* trois lettres et un journal.

Le professeur recommande encore une fois la discrétion à son messager dont il paye les services ; puis il s'arrête pour reprendre haleine, il monte l'escalier ensuite avec une tranquillité philosophique, pénètre dans son appartement sans hâte et dépose sur un guéridon les trois lettres et le journal. Il ferme les portes et ouvre la fenêtre... « Calme-toi, Marcantonio ! »

Le voilà seul avec son harem.

\*  
\*\*

Les trois lettres et le journal portent la même suscription, mais ils sont de diverses écritures.

La première lettre ouverte par Marcantonio est d'un style laconique :

« Je suis jeune, belle et riche. Je ne puis souffrir les sots qui me font la cour. Faites-vous connaître si, en conscience, vous croyez me mériter. Si je vous trouve digne de moi, je vous épou-

serai. Pour votre gouverne, il est inutile de vous présenter si vous avez soixante ans, si vous portez perruque ou faux râtelier, si vous êtes sourd, louche ou invalide. Sur toute autre tare, Virginia fermera un œil. Ecrivez à Virginia Malvisi, poste restante, Milan.»

Marcantonio reste quelque temps immobile à regarder ces phrases hardies ; il se sent un peu découragé sans savoir pourquoi. Peut-être quelqu'un qu'il n'avait pas encore écouté, quelqu'un qu'il sent en lui-même, lui dit que Virginia est ou trop folle ou hors de sa portée. Mais il secoue cette torpeur, et regardant le journal sous bande, les deux lettres fermées, sans compter les autres lettres adressées à M. *Moi*, qui gisent en ce moment au fond des boîtes postales, il pousse une exclamation joyeuse et saisit le journal.

C'est un *Secolo* de la veille. Au bas de la première page, une main dessinée au crayon rouge allonge le doigt vers la seconde page, où une autre main désigne la troisième ; là, un dessin analogue renvoie à la dernière page. A celle-ci, les mains sont au nombre de quatre ; de l'en-tête du journal, du bas et des deux marges latérales, elles allongent d'énormes index vers un avis, encadré de crayon rouge. Cet avis est ainsi conçu :

« Une demoiselle de vingt deux ans, à son aise, d'aspect agréable bien portante et de bon caractère, épouserait volontiers un veuf ayant la cinquantaine. Adresser les propositions à Mlle X. Y. Z., Milan.»

Marcantonio relit cet avis et hésitant à en comprendre la signification, il se dit tout haut : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Cela signifie qu'il existe à Milan une demoiselle de vingt-deux ans qui a lu la demande de M. *Moi* et qui est disposée à le prendre d'assaut, pour peu qu'ils se conviennent mutuellement ; mais elle ne veut pas faire les premiers pas ; elle trouve peu convenable de s'offrir et prétend être recherchée. Il n'y a pas de mal au fond il y a là une sorte de pudeur que Marcantonio apprécie ; seulement il ne donnera pas dans le panneau. Que dirait-on d'une araignée qui se laisserait prendre dans la toile de sa voisine ? Mlle X. Y. Z. est peut-être un excellent parti, mais comme les épouseurs ne manquent pas, ainsi qu'il paraît, à qui s'ingénie à les rechercher, Marcantonio ne sera pas assez ingénu pour accorder la préférence à une personne qui fait la précieuse.

Deux lettres restent à ouvrir. Dans la première, M. *Moi* est prié

d'envoyer son portrait à une inconnue pleine de qualités, qui prendra une décision après cette envoi ; dans la seconde, on prie *M. Moi* de se trouver, sans manquer, le même soir, avant neuf heures, au café Biffi, dans la galerie, en ayant soin de se placer devant la petite table en face de l'Octogone, de mettre une cravate blanche et de porter une fleur rouge à la boutonnière. C'est là le désir d'une dame brune et assez belle, qui sera vêtue de noir, qui portera au corsage un bouquet de fleurs et qui entrera au café vers neuf heures.

*M. Moi* est fin. Il n'enverra son portrait à personne ; il n'ira pas se placer au pilori en cravate blanche et la boutonnière fleurie, pour mettre en gaieté quatre plaisants qui se sont peut-être donné rendez-vous au café Biffi.

Sa fantaisie, peu satisfaite encore, va de la belle et capricieuse Virginia à la timide X. Y. Z., et ne s'arrête à aucune des deux. S'il était contraint à un choix immédiat sous peine de demeurer célibataire, Marcantonio, qui est philosophe, continuerait à vivre seul ; mais si, sous peine de mourir, il était forcé de prendre une décision sans mieux connaître ses inconnues, laquelle des deux pense-t-on que le professeur de philosophie désignerait ? Ah ! ce ne serait pas la pudique, mais l'autre.

Mlle Virginia est une vraie séductrice avec ses allures cavalières. On n'a pas tant d'audace si l'on possède quelque beauté. Comment doit être Mlle Virginia ? Elle est grande, élancée ; elle a sur ses yeux noirs d'épais sourcils bruns, ses dents très blanches l'obligent à sourire souvent et avec malice ; son nez est parisien, mais à la rigueur, il peut être grec.

Quant à Mlle X. Y. Z., elle est pâle et blanche, ou bien elle a une face potelée et rose de jeune pensionnaire... et cette incertitude la gêne un peu.

Entre ces deux figures, une autre, vainement repoussée, s'obstine à se montrer de temps à autre. C'est la dame vêtue de noir, avec le bouquet de fleurs au corsage, l'inconnue qui doit entrer ce soir à neuf heures au café Biffi, si la lettre de rendez-vous n'est pas due à quelque éventé en quête de mystifications.

Cette robe noire et ce bouquet de fleurs poursuivent *M. Moi*, qui a besoin de se répéter à lui-même qu'il n'ira pas au café Biffi. Jusque-là, que faire ? Les concurrentes attendent une réponse. « Qu'elles attendent ! » dit sévèrement Marcantonio.

Aussi longtemps que le jour dure, il reste affermi dans son double projet d'examiner d'autres propositions avant de répondre et de ne pas aller au café Biffi en cravate blanche et avec la fleur rouge à la boutonnière. Mais le soir arrivé, quand il veut s'aller

promener sur les bastions, ses jambes ne lui obéissent pas et le portent à la galerie ; s'il s'oublie encore un peu, elles le feront entrer là où il ne veut absolument pas se trouver. Marcantonio revient à lui ; il regarde l'horloge et se dit :

— Si j'entrais, quel mal y aurait-il ?

En effet, quel mal y aurait-il ? Marcantonio n'a pas de cravate blanche, sa boutonnière est veuve de fleur rouge ou d'autre couleur et le café est plein de monde. Il est huit heures et demie. Il peut se placer en sentinelle à une petite table qui est derrière la vitre de la porte d'entrée ; si l'inconnue vient, il la verra, elle sera obligée de passer devant lui ; si au contraire on a voulu lui jouer un tour, les mauvais plaisants en seront pour leurs frais.

Marcantonio est entré et s'est emparé de son poste d'observation. C'est curieux. Maintenant que l'affaire se présente à lui dans son vrai sens, il ne lui semble plus qu'elle soit une mystification. Pour s'en assurer, il regarde autour de lui, il scrute les physionomies de ses voisins, tous gens inoffensifs qui boivent de la bière ou prennent des glaces. Il n'aperçoit à aucune table ce groupe de sots jeunes gens dont il a eu peur ; si l'inconnue arrivait, il la verrait fort bien ; mais elle ne le verrait pas lui. Quel malheur !

Il est neuf heures moins un quart et il entre toujours du monde au café, mais peu de dames et de jeunes personnes. En voici une vêtue de rouge bigarré ; elle est belle et porte un bouquet de fleurs au corsage ; encore une autre vêtue de soie grise ; elle est laide, mais elle a aussi un bouquet... Tiens ! toutes les dames qui sont au café ont leur corsage orné de fleurs ! C'est la mode. Le professeur de philosophie l'ignorait.

Ah ! la voici ! C'est celle-là ! le cœur de *M. Moi* la reconnaît et bat très fort. C'est une figure angélique, une superbe blonde, à carnation blanche et lisse comme un magnolia entr'ouvert, avec des yeux bleus grands comme cela ; elle a un bouquet, comme les autres, et elle est vêtue de noir, d'une étoffe transparente dont Marcantonio ne saurait pas dire le nom, mais qui en mérite un, capable d'exprimer sa gratitude masculine pour le peu qu'elle laisse voir, et surtout pour ce qu'elle permet de deviner.

La belle inconnue passe, en ayant l'air de chercher, ça et là, une table inoccupée, mais sûrement elle cherche *M. Moi*, qui se cache. *M. Moi* est cruellement puni de son incrédulité. Pour expier sa faute et la pallier, Marcantonio se ferait, si c'était possible une cravate de son mouchoir, et il payerait une fleur rouge au prix d'un mois d'honoraires si... si en regardant mieux, il ne s'apercevait que la belle blonde n'est pas seule et que

l'homme qui l'accompagne a les allures nonchalantes d'un vrai mari; derrière eux s'avancent, sans pitié pour les douces illusions de Marcantonio, deux dames d'âge mûr, assez laides, vêtues de noir, et l'inévitable bouquet au corsage. Plus compatissante que la destinée, l'étoffe qui habille ces deux antiquités ne révèle rien; elle n'est pas transparente.

Une demi-heure après, Marcantonio paye la bière amère qu'il a bue et s'en va; mais sur le seuil du café, il est obligé de se garer pour laisser passer deux autres dames vêtues de noir et ornées d'un bouquet.

Maintenant *M. Moi* est au courant de la mode actuelle. On porte beaucoup de noir cette année.

\*  
\*\*

Aujourd'hui Marcantonio est gai. En revenant de son cours qui a été consacré au système de Spinoza, il se sent plein d'espérance et d'appétit. De grandes nouvelles l'attendent chez lui; il en est certain; mais il n'ira pas au-devant de ces émotions l'estomac vide. Il ne se dirige vers sa maison qu'après avoir déjeuné au restaurant. Battista est sur la porte, c'est bon signe. Le portier se montre plusieurs fois dans la rue et rentre sous le portail à mesure que le professeur s'approche à pas comptés, et quand Marcantonio est en lieu sûr, Battista tire une lettre de sa poche.

Tant de mystère pour une seule lettre! Mais quelle lettre! A peine *M. Moi* a-t-il déchiré l'enveloppe qu'il est pris d'un tremblement nerveux et est contraint de s'arrêter sur le pilier. Cette lettre d'un style simple et sentimental est ainsi conçue:

« Je suis jeune encore, je suis veuve et infortunée. Je ne possède au monde que mon cœur et mon bel art. Vivre pour la félicité d'un honnête homme serait mon vœu. J'habite 60, rue Torino au deuxième étage. Demandez Mme Marina, cantatrice. »

Marcantonio relit quatre fois ces quelques lignes, puis il les répète de mémoire, en balbutiant, et il ne réussit pas à en saisir le sens. Il serre son front dans ses mains, regarde fixement devant lui, se promène, s'arrête, se promène encore, et finit par se laisser tomber dans un fauteuil à roulettes avec une telle impulsion que le siège roule en arrière et n'est arrêté que par la rencontre du mur.

Que signifie cette mimique? Elle signifie que, dans les quel-

ques lignes de cette lettre qui git à terre, M. *Moi* a reconnu l'écriture de sa fille.

## VI

## MARCANTONIO JOUE SA PARTIE

De l'extrémité de la chambre, où le sort, se servant d'une lettre et d'un vulgaire fauteuil à roulettes, l'a jeté assez mal en ordre, Marcantonio regarde le pavé de sa chambre qui lui semble un damier. C'est là qu'il devra jouer la grande partie. L'adversaire est fort — M. *Moi* le sait — et il sait aussi que cet ennemi n'est pas seul ; d'autres le secondent, protégés par l'anonyme. Amour paternel, honneur de la famille, opinion publique, sont là qui le menacent, rangés en bon ordre de bataille ; ils ont ouvert les hostilités et attendent la réplique de M. *Moi*.

Marcantonio hésite un peu. Avant d'engager cette partie décisive, il a besoin de devisager son adversaire multiforme et de lui dire : « Je te connais à fond. Tu es le scrupule qui trouble et l'hypocrisie qui leurre ; tu es la médisance avide et le scandale tapageur. Il est difficile de te contenter, et encore parfois, quand tu as obtenu ta victime, tu feins d'être apaisé, tu essuies ses yeux et bas des mains, et tu te fais nommer la tristesse ou la gloire, mais je t'arrache ton masque et je te crie en face ton vrai nom : tu es l'*égoïsme public*. Et maintenant, à nous deux, joue ! »

L'adversaire a déjà débuté par une attaque astucieuse, et M. *Moi* a été touché dès la première passe de ce duel.

Serafina est donc vivante : c'est la certitude !... Marcantonio n'avait jamais supposé qu'elle fut morte ou qu'elle put mourir, mais avoir la preuve de son existence, une vraie preuve...

La fille qu'il croyait à jamais perdue dans le vaste monde était simplement égarée. Le bouffe l'avait cachée derrière la scène. Aujourd'hui le bouffe est mort, et la veuve en deuil descend des étages supérieurs du théâtre pour demander au public du parterre un second mari.

Serafina, la modeste jeune fille que Marcantonio avait élevée à l'image de sa bonne mère, cette créature qui semblait n'être au monde que pour faire la guerre aux araignées sans sortir de la maison, Serafina annonce qu'elle possède son *bel art*, ce qui veut dire qu'elle s'est mise à chanter à l'école du bouffe, son mari

défunt. Ce nom de Marina, sous lequel on peut aller la demander rue Torino, 60, est un nom de guerre !

Donc Serafina vit et elle chante. Elle est seule et pauvre, et elle ne possède que son bel art dont l'exercice est plein de périls. Ayant besoin d'un protecteur, elle est prête à se jeter dans les bras du premier venu, fut-il vieux et infirme, afin de se trouver en sécurité. Serafina est à Milan, à quelques centaines de pas de son père et à un seul pas peut-être du déshonneur. Voilà ce que signifie l'attaque de l'égoïsme public. Maintenant à ton tour, *M. Moi !*

Marcantonio se pelotonne dans son fauteuil, et regardant toujours à terre, il essaye de dire :

— Il n'y a plus rien de commun entre elle et moi. Je l'ai juré.

Mais un de ses adversaires réplique avec dédain :

— Niaiseries ! il n'y a pas de parjure là où le serment est indigne.

Et un autre ajoute d'un ton caressant :

— Quoi que tu fasses et dises, quelques grandes que soient les fautes de Serafina, il est impossible que tout lien soit rompu entre vous. Serafina est ton sang et ta chair, elle est une partie de ton âme généreuse.

— Donc, interrompt Marcantonio, cette malheureuse aura suivi sa tête, en dédaignant les conseils, les prières de la prudence et de l'affection, elle aura trahi son père, l'aura laissé seul pour courir de théâtre en théâtre, et je devrais oublier tout cela parce qu'elle est malheureuse ?

Une voix intime, un écho de ses propres paroles répète au fond de son âme :

— Parce qu'elle est malheureuse.

*M. Moi* n'écoute pas cette voix. Il pense que la disgrâce que sa fille a subie est une punition du ciel et il se figure l'avoir toujours prévue. Ce bouffe qu'il a vu si peu de fois portait sa destinée écrite sur sa physionomie. Marcantonio ne s'était pas trompé—il s'en souvient—à cette apparence de santé et de gaieté ; cette face arrondie était un masque, cet embonpoint du corps, un mensonge. Si Serafina lui avait dit : « Père, examine l'homme que je voudrais épouser » Marcantonio aurait prédit d'avance l'hypertrophie ou la phthisie. Mais le bouffe est mort, et *M. Moi* est généreux envers les morts. Que le ciel pardonne à Iginio Curti, comme la grande âme de Marcantonio lui a pardonné. Quant à Serafina, que faire ? Pourquoi le sort la prend-il comme par la main, après tant d'années, pour la ramener à son père ?

Cette question est formulée. Marcantonio a le temps à peine de s'en repentir inutilement, la riposte de l'adversaire est prête.

— Pense, dit-il, aux lettres que tu renvoyées sans les ouvrir. Que sais-tu si dans l'une d'elles la pauvre, à qui la bénédiction paternelle a manqué, ne t'a pas appris ses infortunes ?

Marcantonio ne sait rien, et il veut tout ignorer ; ou plutôt, non, il sait que cette infortune cesserait s'il ouvrait les bras à sa fille. Serafina retrouverait la maison où elle a vécu enfant ; elle y reprendrait ses occupations domestiques. Affairée du matin au soir à chasser la poussière et les araignées, à ouvrir et fermer les tiroirs, à régler la dépense journalière, réconfortée par l'affection sans bornes de son père, ayant son trousseau de clefs dans sa poche et ses registres en règle, quelle femme serait plus heureuse qu'elle ? Après avoir éprouvé les revers d'une autre existence, auprès d'un homme qui n'était pas son père, la veuve redevenirait jeune fille elle oublierait avec le temps un passé qui...

Marcantonio s'interrompt dans ses réflexions, parce que cette même petite voix en écho qui lui a parlé du fond de sa conscience reprend les mêmes pensées, et après les avoir répétées, conclut ainsi :

— Serafina aura la douce illusion de rendre heureux son père qui, de pur désespoir, voulait épouser une femme quelconque.

— D'aspect agréable, jeune fille ou veuve sur la trentaine, réplique d'un ton faible *M. Moi*. Mais Mlle Virginia n'est pas une femme quelconque. Mlle X. Y. Z., qui a vingt-deux ans, n'est pas une femme quelconque : ni la belle au bouquet et à la robe noire que je n'ai pas su distinguer au café Biffi. Et puis personne ne me contraint à épouser la première femme qui se présentera. Je puis attendre et choisir. Entre les aspirantes, est-ce qu'il ne peut pas se trouver des jeunes personnes belles et adorables autant que Serafina, puisque Serafina...

Rendons justice à Marcantonio. L'idée que sa fille s'offre à l'épouser et à le rendre heureux le trouble encore plus maintenant. S'il obéissait à son impulsion, il courrait rue de Torino, 60, il demanderait la fausse Marina, cantatrice, et il remédierait à l'égoïsme d'un homme qui, après avoir voulu enchaîner une femme à son dénuement, n'a rien trouvé de mieux que de mourir pour se tirer d'embarras. Mais une idée le retient encore, peut-être afin de le faire courir un peu plus vite après.

— Serafina se dit pauvre ; de fait, elle n'a pas eu de dot, et elle n'a pas même réclamé sa part de l'héritage de sa mère dont l'usufruit m'appartient. Elle ne sait peut-être pas que le Code lui en



donne le droit. Quant au bouffe Curti, quoique fils d'un avocat, que pouvait lui avoir appris le monde du théâtre ? .

Le grand duel est près de finir ; encore une passe et Marcantonio est prêt à se déclarer vaincu. Mais ce n'est plus un adversaire qui parle à sa conscience troublée, c'est presque un ami ; celui là connaît le chemin de son cœur et il lui dit d'une voix caressante :

— Tu n'es pas un égoïste. Au milieu de toutes les philosophies sèches ou mensongères, tu as conservé une grandeur d'âme vraiment philosophique. Tu ne ferais pas un mariage tardif, pour jouir avec une autre femme du peu de bien que Faustina destinait à sa fille. Je te connais. En épousant Mlle Virginia ou telle autre, tu renoncerais à ton usufruit. Eh bien non, Marcantonio, tu ne l'abandonneras pas, mais ici même, à l'instant, tu renonceras à toutes les anonymes présentes ou futures ; tu diras à Battista de ne plus aller chercher à la poste les lettres pour M. *Moi*, tu retireras ta fille du théâtre, qui te l'a prise par trahison ; tu lui ouvriras la maison paternelle ; tu lui ouvriras aussi ton cœur de père, ce cœur droit qui n'a jamais été agité par la frénésie de l'amour, et tes dernières années seront consolées par la conscience que tu auras de t'être sacrifié au bonheur de ta fille.

## VII

### JE SUIS LA

Comme la vertu est hygiénique et que la grande d'âme est saine ! Quand l'égoïsme public livre bataille à un cœur généreux et le met en déroute, c'est la victoire qui est humble et la défaite qui est glorieuse.

Marcantonio ramasse à terre la lettre contre laquelle le destin et le monde l'ont forcé de combattre, et il va s'asseoir devant son bureau. Il écrit :

« Serafina, je sais que tu es malheureuse, et c'est ce qui fait que je me sens de nouveau pour toi un cœur de père. Que les années passées loin de moi soient oubliées ; reviens dans ma maison, tu y reprendras la place que tu occupais pendant ton heureuse adolescence. Je t'impose une seule condition, c'est que tu ne me parles jamais d'un passé qui n'aurait pas dû exister. Promets-toi à toi-même, avant de rentrer dans la maison et dans

le cœur de ton père, que tu ne feras aucune allusion au temps de notre commune douleur. Tu trouveras les clefs sur la commode, où tu les as déposées avant ton départ. Reprends-les et renoue le fil de notre ancienne existence là où il a été cassé autrefois par ton caprice. Anna Maria, qui te porte cette lettre, sera toujours à tes ordres et t'attendra à la cuisine. Je te retrouverai demain, au retour du lycée, comme si tu n'avais jamais été absente. Tu me reverras tel que j'étais, peut-être un peu vieilli, mais encore capable de suffire à ton bonheur.

« TON PÈRE. »

— Cela lui plaira, pensa Marcantonio après avoir lu son petit chef-d'œuvre. Serafina a toujours été tendre ; en parcourant cette lettre, elle pleurera de la première ligne à la dernière, mais quand elle en sera au passage, *avant de rentrer dans le cœur de ton père*, ce sera un vrai déluge.

Marcantonio tire la sonnette pour appeler Anna Maria, qui, à cette heure, est dans la cuisine, mélancolique, contemplant les fourneaux éteints et attendant que son maître soit sorti pour mettre en ordre l'appartement. Au bruit insolite que la sonnette fait au-dessus de sa tête, Anna Maria lève les yeux et aperçoit, suspendue à un fil, une araignée qui se risque à monter jusqu'au plafond.

— Araignée du soir, espoir ! murmure Anna Maria en se rendant à l'ordre de son maître.

— Anna Maria, voici une lettre à porter rue de Torino, 60, dit le professeur les yeux fixés sur le pavé de la chambre.

Anna Maria ne fait pas de réponse, et Marcantonio surpris lève les yeux vers elle.

— Tu demanderas Mme Serafina Abate.

— Ma maîtresse ! s'écrie Anna Maria en battant des mains doucement. Ah ! je sais.

— Que sais-tu ?

— Je sais où se trouve... le numéro 60 de la rue Torino. J'y suis allée déjà.

— Quand donc ?

— Je ne me souviens plus quand, mais je sais... voilà, et je suis contente.

— De quoi es-tu contente ? demande Marcantonio avec l'accent doux d'un juge d'instruction.

Et comme Anna Maria ne s'empresse pas de répondre, il ajoute avec indulgence :

— Mettons que tu sois contente sans savoir pourquoi ; personne n'y trouve à redire. Mets la lettre dans ta poche, va-t-en la porter, ne t'arrêtes pas chez le portier à jaser, et reviens tout de suite.

— Avec la réponse ?

— Il n'y a pas de réponse. Va et retourne sans parler à personne.

Anna Maria ne bouge pas et son maître lui a déjà tourné le dos, quand la servante se sent animée d'un courage héroïque :

— Monsieur, dit-elle en grossissant la voix, est-ce que ma jeune maîtresse se porte bien ?

— Oui.

— Vous en êtes sûr ?

Marcantonio se tourne pour dévisager la questionneuse que sa hardiesse abandonne et qui redevient Anna Maria comme devant.

\*  
\*

Aujourd'hui Marcantonio a réfuté le système de Spinoza, et il a été si heureux dans son improvisation, si serré dans ses arguments, qu'il a presque pu croire que toute sa classe l'a entendu. La majorité des élèves a compris en effet que le système de Spinoza est inutile et qu'on peut vivre en le laissant à Spinoza tout seul. Les plus hardis ont émis un soupçon, qui est au fond un désir, c'est que toute la philosophie enseignée dans les écoles pourrait être réfutée en une leçon un peu plus amusante que toutes les autres, et puis laissée là pour toujours ; de bon compte, c'est là ce qu'a fait leur professeur. A peine le bedeau de l'école, entr'ouvrant la porte, a jeté dans la cour cette belle parole latine : *Finis*, qu'une image invisible, restée dans la salle pendant toute la leçon, a sauté sur la chaire et a entraîné le professeur. Il se hâte de s'en aller, croyant toujours la sentir près de lui et il se dit en route :

— Elle doit être à m'attendre à la maison.

Mais un doute, qui s'est dissimulé jusque-là, guettant le moment de se montrer, le saisit brusquement, comme le ferait un malfaiteur à un carrefour sombre.

Et s'il n'y avait rien de vrai dans le roman qui lui fatigue la cervelle depuis vingt-quatre heures, rien, sinon une ressemblance d'écriture ? Si Marina, la cantatrice, existait et si la fille était très loin... ou morte ?

Dans son idée arrêtée d'éviter les explications et d'oublier le

passé, la veille, le professeur n'a pas attendu le retour d'Anna Maria, et ce matin il est parti avant qu'elle n'arrivât. Au lieu d'être reçu tout à l'heure par Serafina, déjà installée et à son aise dans le rôle qui lui est assigné, Marcantonio peut voir venir à sa rencontre Anna Maria, sa lettre à la main, qui lui dira comme compliment de bienvenue :

— Monsieur s'est trompé. On ne connaît pas ma jeune maîtresse au numéro 60 de la rue Torino.

Et dans ce cas ? Marcantonio dit que ce sera pour lui une sorte de ruine morale. Cet édifice qu'il a élevé par un travail constant de vingt-quatre heures, — en dormant, il n'a pas cessé de rêver, et en démolissant Spinoso, il ne faisait que préparer de nouveaux matériaux pour son monument fantastique — cet édifice est déjà si haut et si massif, que, s'il s'écroule, il encombrera de ses ruines toute la vie future de Marcantonio. Ce serait en vain qu'il demanderait des consolations à la bizarre Virginia ou à la dame vêtue de noir ; les plus jolies filles de l'univers et toutes les veuves de l'état civil ne compenseraient pas le réveil de son beau rêve. Il le sait et se le redit : Malheur à l'homme qui demande à l'existence de remplacer un beau rêve évanoui !

Marcantonio doit avoir sur lui la lettre de Marina ; il la cherche en frissonnant, il la trouve, il l'examine... Il n'y a plus de doute, ce sont là les traits de l'écriture de sa fille. Voici ses s qui ressemblent à des f, voici ses jambages vagabonds qui s'enroulent en haut et en bas. Tout doute serait inutile, et même préjudiciable, car le professeur est presque à la porte de sa maison et il n'a pas encore pensé à la scène de la reconnaissance.

Voyons ! que fera-t-il ? que dira-t-il en entrant ? Il prendra sa fille par la main sans la regarder, et il dira à la grosse servante qui, sans aucun doute, sera là sous leurs pieds :

— Anna Maria, rien n'est changé dans ma maison. Ma fille y rentre comme elle en est sortie... et maintenant, allez à la cuisine.

Il dira à Serafina :

— Embrasse-moi, ma fille, l'émotion ne sert à rien, voilà pourquoi je te recommande de ne pas pleurer et d'oublier le passé.

En suivant ce plan, sans un geste de plus ni une parole de moins, Marcantonio espère que ce sera fort bien, pour le moment difficile de cette réunion. Mais que dira Serafina ?

Le professeur est arrivé à la porte de sa maison, et il s'arrête pour avoir le temps de répondre à cette demande. C'est étrange. Son vieux cœur bat comme à l'approche d'une catastrophe ; il y a longtemps qu'il n'a battu ainsi, le vieux cœur de M. *Moi*. Il se

souvient du premier sourire d'une pauvre morte, alors pleine de vie et d'amour, de sa première leçon devant une classe d'écoliers un peu trop attentifs, de son premier baiser sur la joue d'une petite fille nouveau-née qui pleurait... Dans ces occasions, son cœur avait battu, mais pas comme aujourd'hui.

Que dira Serafina?... Il s'adresse de nouveau cette question, et il oublie d'y répondre. Il est sur l'escalier ; le portier ne l'a pas vu passer : il est content de n'avoir pas été arrêté pour s'entendre dire : « Monsieur sait ? Sa fille est chez lui ! » Mais il cherche, sur les marches de l'escalier, des traces du passage de Serafina et, n'en trouvant aucune, il est affecté par la froideur de la rampe, mais il ne se rend pas compte de cette impression.

Il secoue enfin cette inertie de sa volonté, monte rapidement les marches qui le séparent de son palier et s'arrête devant sa porte. Doit-il agiter la sonnette ou entrer tout à coup à l'aide de la clef qu'il porte sur lui ? Mieux vaut ne pas surprendre Serafina, il sonne. Anna Maria n'est pas prompte à ouvrir, mais dût-elle tarder jusqu'à la nuit, son maître ne sonnera plus. Il ne sait pas même s'il aurait la force d'ouvrir la porte avec sa clef. Cela ne vient pas du cœur — il se l'explique — mais des nerfs. Enfin un pas se fait entendre derrière la porte qui s'ouvre lentement. Marcantonio entre. Anna Maria ouvre la bouche, écarquille les yeux et ne dit mot. La grosse servante a pleuré, mais son maître ne le remarque pas.

— Où est Serafina ? dit-il d'une voix frémissante.

Anna Maria lui désigne d'un signe de tête la chambre voisine. Le professeur Marcantonio Abate sent plier ses genoux sous lui ; il est obligé de s'asseoir sur l'escabeau voisin. Alors seulement Anna Maria retrouve la parole.

— Si vous la voyiez ! dit-elle.

Mais son maître, lui aussi, a repris toute sa dignité ; il répond à la grosse servante :

— Anna Maria, rien n'est changé dans ma maison ; ma fille y rentre comme elle en est sortie, et maintenant, retourne à ta cuisine.

La gravité dont il a prononcé ces paroles lui permet de demeurer un instant de plus sur son escabeau d'antichambre. Il se lève et entre étourdiement au salon, mais par bonheur, Serafina n'y est pas. Pourtant le cœur de Marcantonio bat à tout rompre. Pourquoi ? C'est qu'en entrant, il a vu disparaître le coin d'une robe par une autre porte entr'ouverte, et il aperçoit un mouchoir tombé à terre... Il le ramasse et le trouve baigné de larmes. C'est prévu.

Pour accroître son amertume, ou peut-être pour gagner un peu de temps, il cherche sur ce mouchoir les initiales brodées du nouveau nom de sa fille, et il trouve à la place le nom entier de la pauvre morte : *Faustina*. Presque en même temps une voix douce, la propre voix de la femme qui l'avait tant aimé, lui dit timidement :

— Je suis là.

Retenu par une foulée d'anciens sentiments qui reflleurissent dans son cœur, il n'est pas prompt à s'avancer, et la voix répète plus fort :

— Je suis là !

Dans l'entrebaillement d'une porte qui s'est ouverte sans bruit il aperçoit sa propre vision mélancolique, l'image de Faustina pâle et amaigrie comme dans la maladie qui l'a emportée, mais rajeunie, embellie par la mort.

Ah ! comment Marcantonio pourrait-il résister à ce coup ? Il sent qu'un frémissement l'agite de la tête aux pieds et qu'un frisson doux, peut-être un flot de pitié, court dans ses veines pour les épurer. Il a fermé les yeux et, qui sait ? peut-être a-t-il ouvert les bras sans s'en aviser, car il sent sur sa poitrine le poids d'un corps délicat, et sur ses lèvres, le baiser de la chère morte.

Il rouvre les yeux et ne dit rien. Tant que dure cet enchantement, il ne pourrait parler, même s'il en avait la volonté. Mais pourquoi parler quand il pleure ?

Pleure, Marcantonio, tes vieilles larmes payent tous les gémissements de ta fille. La pauvrete, dont le pâle visage est arrosée de cette pluie bienfaisante, sourit en disant avec une tendresse émue :

— Père, ne pleure pas ainsi !

Ne l'écoute pas, Marcantonio ; laisse tomber tes larmes sur le visage de ta fille ; sois en certain, elles lui sont douces.

## VIII

### OU L'ON PARLE DE LUI

Marcantonio essaie de sourire à sa fille, il la regarde jus qu'au fond de ses yeux où nage la divine joie du pardon obtenu ; il caresse ses joues décolorées par la souffrance et ne sait encore que lui dire.

— Je suis là, murmure Serafina, avec la voix de sa mère. Ce

jour devait arriver. Je l'ai si longtemps attendu ! Mais enfin le voici.

— Comment te trouves-tu ? lui demande Marcantonio, en grossissant sa voix pour finir le chapitre des lamentations. Est-ce que tu souffres beaucoup ?

— Non, père, tu te trompes. Je suis bien, je n'ai jamais été aussi bien, je te l'assure.

Marcantonio voudrait le croire, il n'y réussit pas. Dès qu'il a vu Serafina, une voix lui a dit : « Elle est revenue chez toi pour mourir dans son lit de jeune fille. » Il s'efforce de reprendre courage pour lui demander :

— Tu as donc souffert beaucoup ? Tu as été très malade ?

— Mais je suis guérie maintenant.

— Tu guériras ! dit Marcantonio avec force. Tu dois guérir pour me faire plaisir, parce que je te l'ordonne, et que ma Serafina m'a toujours obéi.

— Pas toujours ! murmure la jeune femme.

— Laissons là le passé, chère enfant ; pour ton bien et le mien, n'en parlons jamais. Le passé est mort. Le seul temps vivant, c'est l'avenir ; le seul jour de la semaine c'est demain. Es-tu contente ainsi ?

Serafina baisse la tête, et son père, qui s'imagine la consoler continue doucement :

— Quant à moi, j'ai tout oublié, oublie de ton côté. Ne songe qu'à te bien porter. Demain je ferai venir un médecin ; il te donnera des potions qui te guériront vite. Pour quelques jours il est inutile que tu songes aux soins de la maison. Je le vois bien, tu es trop faible... Nous dirons à Anna Maria de rester ici, même la nuit ; elle fera la cuisine, comme autrefois. Je tiendrai les clefs ; je tâcherai de ne pas commettre d'erreur, mais j'en ferai quelqu'une à chaque instant, tu en riras et moi aussi. Et quand tu seras guérie, je te le promets... je te le jure, ajoute-t-il avec une solennité burlesque, je te rendrai toutes les clefs, de la première à la dernière. Es-tu contente, ma fille ?

Serafina sourit avec mélancolie, mais elle ne répond pas, et le malheureux Marcantonio est saisi de nouveau par l'angoisse d'un fatal pressentiment. Tout son cœur paternel en est remué. Que reste-t-il en lui de *M. Moi* ? Une pâle réminiscence, comme d'un fait bien éloigné. Hier, cependant, *M. Moi* pétillait d'impatience en recevant des lettres d'inconnues, et cet hier-là est déjà assez éloigné pour justifier la sentence bizarre qui a été suggérée par le remords : « Le seul temps vivant, c'est l'avenir. La semaine n'a qu'un seul jour, et c'est demain. »

Le peu qui reste encore de *M. Moi* est là en face de Marcantonio pour lui parler de sa fille.

Combien a dû souffrir la pauvrete pour songer à prendre un second mari dans un si triste état de santé ! Peut-être, comme tant de malades, ne croyait elle pas à son mal, elle se flattait de pouvoir connaître des jours plus heureux ; peut-être, aussi, espérait-elle seulement trouver dans la maison d'un vieil époux, qui n'hésiterait pas à s'emparer de sa jeunesse et de sa beauté, un lit tranquille où fermer ses yeux au sommeil de la mort.

Marcantonio est remué au fond de l'âme. Son cœur paternel implore, réclame un miracle. A qui ? à qui que ce soit, à la nature, à l'Être créateur, à l'éternel amour dont il se sent une parcelle douloureuse, aux hommes même qu'il a méprisés jusqu'ici. Il voudrait se jeter aux genoux de cette jeune malade, qui a mis en souriant une main fiévreuse sur la sienne et qui offre son front pur et blanc à ses baisers tardifs ; il voudrait au prix de son propre sang ranimer celui de sa fille, payer le bonheur de Serafina de sa propre tranquillité, qui lui est si chère. Il ne recule pas devant l'idée de veiller des nuits entières comme un fantôme dans une chambre attristée, sans cesse baissé vers un chevet pour épier un symptôme de guérison, ni de lutter contre le sommeil pour ne pas se laisser surprendre par lui ; il n'est pas épouvanté à l'idée d'agoniser à la place de sa fille, pourvu qu'à ce prix sa fille guérisse.

Que reste-t-il maintenant de *M. Moi* ?

C'est en vain qu'il s'efforce de retenir le dernier atome de sa personnalité qui va se perdant dans ce nouvel amour ; en vain qu'il se dit que Serafina est une partie de lui-même, et que l'amour paternel est la forme la plus belle et la plus saine de l'égoïsme humain. Aujourd'hui sa philosophie ergoteuse balbutie et s'embrouille.

— Serafina, dit-il en mettant sur le front de la jeune femme un de ces baisers dont il l'a si longtemps privée, tu n'as donc rien à me dire ?

— Père, que te dirais-je ? Que je suis contente, que je me sens bien, tu le sais déjà.

Marcantonio n'est pas satisfait, mais il n'en fait pas un tort à sa fille. Il sent que c'est sa faute si cette première entrevue est quasi muette. Il a fermé toutes les voies qui menaient à un entier abandon, en croyant ne murer qu'une seule porte.

— Veux-tu me parler de toi ? dit-il enfin, veux-tu me parler de ton chagrin ? Je veux que nous comblions ce vide silencieux qui nous sépare. Va, je t'écoute.



— Le passé n'appartient pas à moi seule, répond Serafina en baissant les yeux.

Marcantonio a compris, mais il détourne la conversation.

— Veux-tu savoir comment a vécu ton père pendant cette séparation? Comme un égoïste, ne pensant presque pas à toi, se rappelant à peine ton existence.

— Non, tu as toujours pensé à moi et j'en ai eu bien des preuves. En voici une, la reconnais-tu?

Serafina tend sa main à Marcantonio et lui montre une bague qui l'orne. Étonné, le professeur ouvre la bouche pour protester, mais il ne sait que dire. Il a pris, sans le savoir, un air ingénu si bien à propos, que Serafina le menace gentiment du doigt en continuant :

— Tu croyais que je ne saurais pas découvrir le mystère. De fait, je ne m'en serais pas avisée; mais Iginio, en voyant cette bague s'est écrié: « Il y a quelque chose là-dessous », et il a trouvé tout de suite ce que c'était. Regarde...

Serafina ôte la bague de son doigt et fait jouer le chaton sur un pivot invisible.

— Vois, ne dirait-on pas qu'il y a écrit ici *Ama* (aime)?

— C'est vrai, balbutie Marcantonio en exagérant sa fausse expression de finesse.

— Mais ce mot dit encore : Abate Marco Antonio. Ce sont les initiales de ton nom. Est-ce que cela te contrarie que mon mari ait découvert ton secret? Si tu savais quel bien ton présent m'a fait, et à quel moment j'ai reçu de toi cette consolation muette!

S. BLANDY.

(A continuer.)

# LA DAME D'ELLERMORE <sup>(1)</sup>

---

(Suite)

## II

A quelques jours de là, un nouvel épisode des plus étranges chassa de mon souvenir l'allée de la Dame et les pas mystérieux que j'y avais entendus. Nous revenions tous d'une excursion dans la montagne ; le jour baissait lentement, comme il arrive dans ces latitudes hyperboréennes. Je ne sais pour quel motif je formais l'arrière-garde. Le plus court chemin pour moi eût été de prendre l'allée de la Dame ; mais un sentiment indéfinissable m'empêcha de m'y engager. Le plein jour n'ayant fait qu'ajouter à la vivacité de mon impression, ainsi que je l'ai dit plus haut, rien au monde n'eût pu me décider à renouveler l'expérience par l'obscurité. Je m'enfonçai donc sous la pépinière. A peine en étais-je sorti, qu'une inconnue s'avança vers moi ; elle semblait venir de la maison ; il faisait presque nuit ; je ne pouvais distinguer ses traits ; elle était grande et mince, enveloppée d'un de ces amples manteaux qu'il est d'usage de porter dans ces régions pluvieuses ; je crois aussi que son voile était baissé ; à la façon dont elle marchait, il était évident qu'elle se disposait à m'aborder ; quoique la chose n'eût rien de si extraordinaire, je n'en bâtis pas moins dans ma tête un monde de suppositions. Tout le voisinage ne savait-il pas qui j'étais, moi, l'hôte des Campbell ? Elle paraissait surprise et heureuse, tout à la fois, du hasard qui lui donnait l'occasion d'avoir avec moi un moment d'entretien.

---

(1) De la *Revue Britannique*.

Dès qu'elle eut pris son parti, elle se dirigea prestement de mon côté. L'intonation de sa voix était d'une douceur surnaturelle; cela tenait peut-être à son voile, peut-être au brouillard du soir.

« Si vous êtes l'ami des Campbell, veuillez leur dire... »

Puis elle s'arrêta un instant, fixant sur moi des yeux qui brillaient dans la pénombre comme des étoiles sur un ciel sombre.

« Je suis l'ami des Campbell, et, de plus, leur hôte, répondis-je.

— Veuillez donc dire à Charlotte et à son père que Colin est en grand péril, et que, pour le sauver, il n'y a pas un instant à perdre.

— Colin! répétais-je avec épouvante! Bon Dieu! que me demandez-vous! C'est un message bien grave à confier à un étranger! Est-il malade? Surtout ne les induisez pas en erreur, dis-je avec une certaine défiance.

— Ils peuvent accorder toute créance à mes paroles; je ne saurais rien ajouter à ce que je vous ai prié de leur dire. Pour le sauver, il est urgent qu'on lui tende sans retard une main secourable.»

Je vis qu'elle voulait s'éloigner.

« Pour l'amour de Dieu, ajoutai-je, accordez-moi un moment encore. Puis je leur dire qui m'a transmis cette pénible nouvelle? De grâce, soyez plus explicite.»

Elle joignait ses mains convulsivement, en attachant sur moi un regard suppliant :

« Il court les plus grands dangers, ajouta-t-elle. Il est en proie à une tentation fatale... Je ne puis lui venir en aide, ni rien dire de plus. Je vous conjure de vous acquitter sans tarder de mon message, si vous portez quelque intérêt à la famille Campbell.»

Là-dessus elle me fit un signe de la main et disparut sous bois.

La mission dont j'étais chargé ne m'était rien moins qu'agréable. Je me reprochais d'avoir aussi bénévolement consenti à jeter le trouble et le désespoir parmi ses hôtes, en retour de toutes les attentions dont ils m'avaient comblé.

Bien que je ne les connusse que très superficiellement, ils n'en causaient pas moins de tout très ouvertement devant moi, paraissant avoir aussi peu que possible de dessous de cartes dans leur vie et dans leurs affaires. Toutefois on avait son parler moins franc quand il s'agissait de Colin que lorsqu'il était question des autres membres de la famille. Il s'était annoncé plusieurs fois,

mais toujours en vain ; aussi prétendait-on qu'il semblait se faire une loi de ne jamais venir quand il était attendu. J'avais été surpris plus d'une fois et du ton sec avec lequel mon hôte parlait de Colin et de l'embarras que sa sœur semblait éprouver à le défendre. D'ailleurs, étant l'aîné, il était tout naturel qu'il eût plus d'indépendance que ses frères, encore en âge d'être sous la tutelle de leur père et dans sa maison. Toujours est-il qu'il m'en coûtait fort de m'acquitter de ma mission ; je ne cessais d'y penser en faisant ma toilette pour le dîner ; l'heure en avait été retardée par suite de notre excursion lointaine.

« Réfléchis avant de parler, me disais-je mentalement ; si cette dame a des nouvelles si importantes à communiquer aux parents de Colin, pourquoi, plutôt que de s'en charger, s'éloignait-elle de la maison ? »

J'eus beau tourner et retourner ces différentes hypothèses dans mon esprit avant de descendre l'escalier, je n'avais pas su prendre de parti quand j'entrai dans le salon. Lorsque nous y revînmes après dîner, j'étais encore aussi perplexe. Il était tard, on avait envoyé les enfants se coucher, les jeunes gens, de leur côté, étaient allés voir si les chevaux n'avaient pas été trop fatigués de leur longue journée de marche. M. Campbell travaillait dans sa bibliothèque ; je restai seul quelques instants, puis miss Campbell vint me rejoindre. L'expression de sa physionomie pure et angélique conservait comme le reflet pieux de la prière du soir, qu'elle venait de réciter avec les enfants ; s'avancant vers moi avec bonté, Charlotte me dit :

« Comment, vous êtes seul, monsieur Temple ? C'est bien mal à mes frères de vous délaissier ainsi. »

Elle prit un siège près de moi et s'assit.

« Je ne me plains pas qu'ils m'aient quitté, puisque leur éloignement me procure l'occasion d'un tête-à-tête avec vous. »

Puis, avant presque que j'en eusse eu conscience, je lui avais tout raconté ; miss Campbell était une de ces femmes avec lesquelles il est si doux de pouvoir s'épancher ! Son émotion était grande en m'écoutant.

« Colin dans un grand péril ! répéta-t-elle. Hélas ! il n'y a pas là de quoi beaucoup me surprendre, » dit-elle.

Puis, après un moment de silence, elle ajouta :

« Vous êtes son ami, monsieur Temple, et vous ne sauriez vous méprendre sur le sens de mes paroles. Colin est très indépendant et, en même temps, peu expansif ; puis il est si souvent absent... »

Il était clair, pour moi, qu'elle cherchait à le défendre de son mieux.

« De qui tenez-vous cette communication ? » me demanda-t-elle bientôt.

En même temps Charles fit irruption dans le salon, et Charlotte l'appela d'un ton d'autorité.

« Ecoutez, Charles, le récit d'un incident très étrange. Tout à l'heure, dans la pépinière, quelqu'un s'est avancé vers M. Temple et l'a chargé de nous dire que Colin se trouvait en grand péril.

— Colin ! s'écria-t-il sur un ton plus inquiet que surpris. Quel jour vous a-t-il écrit pour la dernière fois ?

— Lundi dernier ; mais qui peut avoir transmis cette nouvelle à M. Temple ? voilà ce qu'il faudrait savoir. C'était une dame, n'est-il pas vrai ?

Jè fis son portrait de mon mieux : grande et mince, enveloppée dans un manteau, avec son voile baissé ; il faisait presque nuit, en sorte qu'on ne pouvait distinguer ses traits.

« A coup sûr, elle ne voulait pas être reconnue, dit miss Campbell en m'interrompant.

— Sa voix, repris-je, avait des inflexions d'une suavité indescriptible...

— C'était sans doute Marion Gray, dont l'organe a une vibration si douce et si étrange ; elle est grande et mince. Seulement je ne vois pas comment elle aurait pu être informée de ce qui arrive à Colin. »

Après avoir cherché dans sa tête, Charles reprit :

« C'est plutôt Suzanne Cameron ; son frère est à Londres, peut-être aura-t-elle entendu parler de quelque chose.

— Oh ! non, bien sûr non, » s'écria Charlotte en se tordant les mains convulsivement, comme la dame voilée.

Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur l'étrange idée qui me traversa alors l'esprit. Je ne puis mieux comparer la sensation que j'éprouvai en ce moment qu'à celle d'un homme qui, marchant à tâtons, se heurte contre quelqu'un dans l'obscurité.

« Toujours est-il, repris-je, qu'elle était remplie de sollicitude pour ce qui vous concerne.

— C'est probablement Suzanne, dit Charles en jetant un regard significatif à sa sœur, qui s'était levée dans un état de grande agitation.

— Il est malheureusement trop tard maintenant pour télégraphier ; puis, à quoi bon ! ce n'est pas là ce qui tirerait Colin de peine.

— Que faire ! mon Dieu, que faire ! s'écriait Charlotte.

Je sentis avec regret qu'après les avoir plongé dans l'inquiétude, je ne pouvais leur être d'aucun secours. Je me faisais scrupule de m'être ainsi immiscé dans les chagrins d'une famille à laquelle évidemment Colin donnait depuis longtemps de grands soucis. Je n'imaginai rien de mieux à faire que de me retirer et de prendre congé de mes jeunes amis, en leur disant que je craignais d'être indiscret en restant en tiers dans leur conversation.

« Non, de grâce, me répondit miss Campbell en m'invitant à reprendre le fauteuil que je venais de quitter ; loin de nous la pensée de vous cacher que nous sommes préoccupés, inquiets, et que nous l'étions bien avant cet étrange avertissement. Je ne compte rien dire ce soir à mon père ; Charles, vous entendez ; il est préférable de le laisser reposer en paix cette nuit, n'importe ce qui doit arriver.

— Nous verrons demain ce que le courrier nous apportera, répondit son frère.

Notre petit conciliabule fut interrompu par le retour des jeunes gens, dont l'arrivée répandit dans le salon une bouffée d'air frais et de joie ; ils déclarèrent que tout allait bien à l'écurie, que les chevaux n'étaient pas fourbus, que le vieux cocher même n'avait pas bougonné, et que rien n'empêcherait leur sœur de faire une longue promenade le lendemain, si le cœur lui en disait.

« Ce n'en serait pas moins une folie et j'y renonce d'avance, » dit Charlotte en levant sur son interlocuteur Thomas un regard doux et calme.

Mais, à la façon nerveuse dont elle remuait les doigts en tricotant, je devinais son agitation intérieure. Au bout de quelques instants, elle laissa son ouvrage et se mit au piano, accompagnant successivement Jacques et Thomas, sans qu'il parût lui en coûter le moindre effort. Je me demandais mentalement où les femmes puisent le courage et la force de faire ces sortes de choses ; bien entendu, il fut impossible de résoudre le problème.

Le lendemain matin, M. Campbell s'informa *ex abrupto* et en fronçant le sourcil si l'on n'avait pas reçu de lettre de Colin. Charlotte répondit que non, mais qu'il ne fallait pas s'en étonner en ayant eu le mardi précédent. M. Campbell n'en poussa pas moins une exclamation de mécontentement.

« Faites-lui savoir, » s'écria-t-il, que je considère son absence prolongée comme une grave impolitesse vis-à-vis de M. Temple.

— M. Temple veut bien l'excuser, » s'écria Charlotte en attachant sur moi ses grands yeux doux, qui semblaient faire appel à la fois à ma discrétion et à ma sympathie.

Ah ! si elle eût pu lire dans les miens les sentiments dont j'étais animé pour elle, son cœur eût été complètement rassuré ; mais j'osais à peine la regarder, de peur de trahir mes secrets.

Les deux jours suivants se passèrent sans incident ; peut-être trouva-t-on moyen de faire parvenir à Colin des lettres ou des dépêches, c'est ce que je ne saurais dire. On se servait à tout moment du télégraphe dans la famille ; c'était un feu croisé perpétuel entre Ellermore et le bureau télégraphique, bureau dont je n'avais pas soupçonné d'abord l'utilité, mais qui me parut par la suite avoir une très grande raison d'être. Les gens dans les affaires n'ont pas, comme tant d'autres, de répulsion à se servir, sauf en cas d'urgence, de ce moyen expéditif de transmission.

A vrai dire, je n'entendis plus parler de rien, M. Campbell avait l'habitude de lire le dimanche un sermon à toute la maison assemblée ; me conformant aux us et coutumes de la famille, j'avais déjà entendu deux homélies ; mais j'étais bien résolu à esquiver la troisième en allant faire un tour de promenade aussitôt après le dîner. La soirée était humide et sombre ; il avait plu ; les cimes des montagnes disparaissaient dans le brouillard. A peine avais-je franchi le seuil de la porte que se présenta devant moi la dame voilée qui m'avait chargé de transmettre son mystérieux message à mes hôtes. Les arbres se rejoignaient de telle façon à cet endroit qu'il n'y faisait pas clair, même en plein jour. Je laisse à penser ce que ce devait être entre chien et loup ! Il m'était impossible de distinguer les traits de l'inconnue, à la taille élancée et svelte, que j'avais devant les yeux. Je frémis en la voyant se diriger vers moi, glissant comme une ombre, plutôt que marchant comme une femme en chair et en os. Elle entra tout de suite en matière, en me demandant de sa voix au timbre si étrange :

« Le leur avez-vous dit ? »

J'eus peine à lui répondre, tant mon cœur battait follement.

« Oui, je leur ai dit.

— Mais ils n'en ont tenu aucun compte ! reprit-elle ; croient-ils donc que je suis venue ici sans motif ! »

Elle joignit les deux mains d'une manière qui me rappelait singulièrement celle de Charlotte Campbell.

« Je vous demande mille pardons, dis-je, d'insister pour savoir

qui vous êtes. Je ne doute pas que, si miss Campbell pouvait vous voir ou si vous consentiez seulement à dire votre nom... moi... je ne suis qu'un étranger ici.»

Je ne pus rien ajouter, j'avais littéralement le vertige. Là-dessus elle fit un pas en arrière, et, si l'on peut interpréter un geste, il y avait dans son mouvement une indicible expression de désespoir.

« Répétez-leur, je vous supplie, que Colin leur fait un appel pressant, que sa position est tellement critique que tout est à craindre, même la mort !

— Je m'engage à être votre interprète, dis-je ; mais, de grâce, apprenez-moi votre nom. »

Elle remua la tête négativement et s'éloigna d'un pas rapide, en dépit de l'appel chaleureux que je venais de lui adresser. Je crus même comprendre qu'elle me faisait signe de m'en aller. Au même moment, la femme du garde ouvrit sa porte ; la lumière du feu, qui lançait un rayon d'or sur la route, me permit de voir l'apparition mystérieuse disparaître comme d'un coup de baguette magique. La présence d'une femme très grande très forte, à la face réjouie, ne fut pas que de m'être fort agréable en ce moment ; je lui demandai qui venait de passer.

« Qui ? répéta-t-elle, personne, que je sache. Il m'a semblé entendre une voix, j'ai cru reconnaître celle de mon mari ; mais je n'ai vu âme qui vive.

— Allons donc ! il est matériellement impossible que vous ne l'ayez pas aperçue ! Elle est, du reste, encore certainement en vue. Vous la reconnaîtrez d'un coup d'œil ; elle est grande, mince, enveloppée d'un manteau...

— Ce ne peut-être, d'après ce que vous dites, que la fille du maître d'école ; elle a un *ulster* comme en portent les vraies élégantes... Seulement, personne n'est passé par ici, j'en suis certaine.

— Et comment se fait-il que vous soyez sortie si vivement tout à l'heure ?

— Parce que j'ai cru entendre mon mari, vous dis-je. Quand à une femme, je n'en ai pas vu l'ombre d'une seule. »

En ce moment une étrange idée, sur laquelle je reviendrai un peu plus tard, traversa mon esprit ; mais je l'en chassai au plus vite, me disant qu'un homme sérieux n'a garde de prêter l'oreille aux insinuations de la folle du logis. Plus je me rapprochais d'Ellermore plus, ma perplexité redoublait, en songeant à la communication qui venait de m'être faite et à l'engagement que j'avais pris de transmettre à mes hôtes les paroles fatales de la mysté-



rieuse inconnue. Puis, faisant contre mauvaise bon cœur, je me disais : « Voilà encore la meilleure aventure dont mon séjour en Ecosse me laissera le souvenir. » Il faisait sombre en ce moment ; un gros nuage, qui courait depuis longtemps sur ma tête, avait fini par se changer en pluie ; je n'étais pas fâché d'apercevoir des lumières briller devant moi. Les contrevents de l'une des fenêtres du salon étant restés ouverts, je vis en rentrant une scène d'intérieur pleine de confort et de charme. Bien que l'on fût au mois d'août, un bon feu flambait dans la cheminée ; la lecture du sermon était achevée. Le vieux M. Campbell, renversé sur le dossier de son fauteuil, avait une table placée devant lui, une Bible posée dessus, non plus ouverte, mais fermée. Le petit Henri et Marie, accotés contre leur sœur, récitaient les psaumes avec plus de hâte que de recueillement ; les jeunes gens se permettaient entre eux certaines espiègleries, y compris celle de faire sauter leurs chiens derrière le dos des gens. Charlotte, tout en souriant, les menaçait du doigt, lorsqu'ils devenaient trop bruyants. A l'extrémité de la pièce, Charles écrivait, enfoncé dans ses papiers. Le murmure des voix d'enfants, les rires comprimés, les chuchotements des garçons entre eux, les observations du père, offraient dans leur ensemble un tableau familial des plus aimables. J'eus comme un remords d'avoir consenti à être le trouble-fête de ce milieu si patriarcal et si uni. Une heure après environ, j'entrai dans le salon ; Charlotte leva les yeux vers moi, me taquinant, comme elle le savait faire, de ma fuite au moment du sermon. Cependant, dès qu'elle eut rencontré mon regard, elle ferma son livre, puis se dirigea vers la fenêtre à travers laquelle je venais de contempler la charmante et paisible scène que j'ai décrite. Elle me fit à la dérobée signe de la suivre.

« Comme le ciel est sombre ce soir, » me dit-elle assez haut, en prenant ce prétexte pour s'éloigner.

Puis, d'une voix haletante, elle murmura tout bas :

« Monsieur Temple, auriez-vous appris quelque chose de nouveau ?

— Non, seulement j'ai revu la même personne ; elle m'a répété ce qu'elle m'avait déjà dit.

— Alors, Colin est en grand péril ? Mon Dieu, mon Dieu ! à qui donc peut-il inspirer tant d'intérêt ! Lui avez-vous demandé son nom ?

— Oui, mais je n'ai reçu d'elle aucune réponse ; elle m'a fait un signe de la main, puis elle est partie. C'est en vain que je l'ai engagée à vous parler, plutôt que de me confier son message.

Peut-être ai-je eu tort de vous transmettre des paroles qui peuvent après tout n'avoir d'autre but que celui de vous alarmer.

— Vous avez très bien fait, au contraire ; maintenant que vous l'avez vue une seconde fois, vous pourrez peut-être mieux me la décrire. Colin a des amis... que je ne connais pas. Sans nul doute, je vais vous paraître bien exigeante, mais il me semble pourtant que, si vous l'aviez suivie, vous auriez fini par pénétrer le mystère qui m'intrigue si fort.

— En effet ! mais elle a disparu si vivement et j'étais si troublé ! »

Miss Campbell fixa sur moi son œil interrogateur ; je vis ses lèvres trembler, son visage pâlir... Je me demande si elle comprit la pensée qui me traversa alors l'esprit... car Charles, soupçonnant, à la façon dont nous causions, de quoi il s'agissait, vint d'un bond nous rejoindre, Peu après, M. Campbell, intrigué sans doute de ce qui nous préoccupait ainsi, s'écria en s'efforçant de rire :

« Que diable dites-vous donc ? Vous avez l'air de trois conspirateurs occupés à tramer les fils d'un grave complot. »

Mon hôte m'avait toujours témoigné beaucoup de bienveillance et de cordialité ; mais, depuis que je savais quelque chose touchant les troubles intérieurs de la famille, je ne le trouvais plus le même ; il y avait dans ses traits contractés, et aussi dans ses regards effarés, quelque chose qui devait inspirer à ses enfants de réelles anxiétés. Le frère et la sœur me firent un signe d'intelligence ; puis elle murmura tout bas :

« Je lui dirai demain... demain, pas plus tard, mais pas ce soir. »

Après quoi, elle reprit d'un ton plus élevé :

« Père, M. Temple nous racontait les incidents de sa promenade il est arrivé juste à temps pour éviter la pluie.

— La pluie est inévitable dans les Highlands, riposta M. Campbell ; le temps l'a favorisé jusqu'ici d'une façon exceptionnelle.

La conversation roula ensuite sur des banalités. Charlotte s'efforçait en vain de dissimuler son émotion ; elle s'esquiva bientôt en allant coucher les enfants, et nous restâmes à discourir sur les événements politiques et mondains. Les jeunes gens devaient tous quitter Ellermore le lendemain.

« J'ai de grandes excuses à vous faire au nom de mon fils, monsieur Temple, me dit mon hôte ; j'avais espéré que Colin serait ici pour vous faire les honneurs du pays ; nous l'attendons de jour en jour. »

En ce disant, il fixait ses yeux sur moi, comme pour confirmer par la force de son regard la sincérité de ses paroles.

Le lendemain matin, avant que je fusse sorti de ma chambre, Charles accourut près de moi pour me prier de venir promptement parler à son père, Je le trouvai dans la bibliothèque; il marchait de long en large d'un air effaré et dans un état de grande surexcitation.

« Il me surprend, dit-il, monsieur, que vous ayez corsenti à vous faire l'interprète d'un pareil message ! Et de qui donc le tenez-vous, je vous prie ? Comment d'abord avez-vous pu prêter l'oreille à de si odieuses insinuations et ensuite vous en faire l'écho ? Mieux que personne vous savez, monsieur Temple, comme légiste et comme Anglais, de quelle pénalité le délit de calomnie est passible ? »

MRS. OLIPHANT (*Longman's Magazine.*)

(*A continuer*)

## LA FAMILLE LE FEBURE DE BELLEFEUILLE

---

*Les Seigneurs de l'Anse-aux-Canards, de Pabock, de Cournoyer, des Mille-Isles, de l'Augmentation etc.*

(Suite.)

---

### III

**ANTOINE LE FEBURE, SIEUR DE BELLEFEUILLE, SEIGNEUR DE COURNOYER, DES MILLE ISLES, DE L'AUGMENTATION, ETC. GRAND-VOYER DU DISTRICT DE TROIS-RIVIÈRES.**

Après avoir occupé pendant plusieurs années la charge de Grand-Voyer, son père étant décédé en 1783, et lui ayant laissé une partie de la Seigneurie de Cournoyer, M. de Bellefeuille songea à s'établir. Il jeta les yeux sur Mlle Louise Angélique Lambert-Dumont, fille du Lieut-Colonel Lambert-Dumont, Seigneur des Mille-Isles. Son mariage fut célébré le 5 Février 1793. Mlle Dumont lui apporta en dotte un tiers de la Seigneurie des Mille-Isles et de l'Augmentation. M. de Bellefeuille est décédé dans son manoir à St-Eustache le 8 Juin 1816. Voici ce qu'en disaient les journaux du temps. « Mourut à St-Eustache le huit du courant, (juin 1816) après une maladie longue et pénible « Antoine Le Febure de Bellefeuille, écuyer, âgé de 60 ans et 10 « mois. Issu de famille respectable; mais peu fortunée, M. de « Bellefeuille n'eût pas l'avantage de recevoir une éducation très « soignée. Cependant par ses talents naturels et sa grande applica-

« tion à l'étude, qu'il aimait, il parvint à se former lui-même, et  
 « tous ceux qui l'on connu conviennent qu'il parlait correctement  
 « les langues Anglaise et Française, chose assez rare chez les  
 « Canadiens à la même époque. Parvenu à l'âge de 20 ans il  
 « sollicita auprès de son père la permission d'aller en 1775 s'en-  
 « fermer en qualité de volontaire, dans le fort St-Jean, sur le  
 « point d'être assiégé par les Américains, et dans lequel, avec ses  
 « autres compagnons d'armes, il eût à souffrir toutes les misères  
 « d'un assez long siège, soutenu dans un endroit mal sain et très-  
 « mal pourvu de provisions, etc... » Parlant du poste Vincennes,  
 il est dit : « Ce poste ayant été obligé de capituler le 24 Février  
 « 1779 M. de Bellefeuille, le Gouverneur et plusieurs autres, au  
 « lieu de rencontrer le traitement honorable que leur promettait  
 « la capitulation, furent conduits prisonniers dans la Virginie et  
 « ensuite enfermés dans les cachots de Williamsburg, d'où ils ne  
 « sortirent que le 4 Novembre 1780 (?), y ayant demeurés 13 mois  
 « privés de lumière, souffrant la soif et la faim, sans lits, sans linges,  
 « et n'ayant d'autres consolations que celle de s'encourager les  
 « uns les autres à souffrir avec patience leur misère commune et  
 « inévitable etc... »

Voilà un homme qui aimait son pays, qui a bien mérité de la patrie. Son dévouement et ses sacrifices devraient parler hautement en faveur de ses descendants, privés par ces sacrifices, des biens qu'il aurait pu avoir acquis pendant ces années longues et précieuses de sa jeunesse, consacrées au service de son pays.

De son mariage avec Mlle Dumont M. de Bellefeuille laissa dix enfants : Eustache Antoine, Louis Charles, François Louis, Henri Nicolas, Joseph, Angélique Marguerite, Prosper, Edouard Louis, Jean-Baptiste et Grégoire. Plusieurs de ces enfants sont morts assez jeunes.

Edouard-Louis est mort aux Trois-Rivières le 21 Avril 1815, âgé de 18 ans. « Après une maladie longue et douloureuse, qu'il  
 « a soufferte avec une patience et une résignation vraiment édi-  
 « fiantes. Ce jeune homme était doué de grands talents et donnait  
 « à sa famille des espérances flatteuses que l'avenir eût vraisem-  
 « blablement réalisées, si Dieu dans sa sagesse, n'eut pas jugé à  
 « propos de l'appeler à lui. »

Marguerite Angélique, la fille unique est morte à l'âge de 23 ans, à St-Eustache, le 9 Mars 1822. Elle était née en 1798. « Ses  
 « sentiments de religion furent constamment son soutien durant  
 « plus de deux ans d'une maladie très-langoureuse... Le concours  
 « immense de toutes les classes qui a assisté à ses funérailles et  
 « les larmes abondamment versées par presque tous ceux qui

« composaient cette assemblée, ont prouvé d'une manière non équivoque combien la défunte était estimée. » Sur sa tombe on a gravé ces mots :

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses  
L'espace d'un matin.

Henri Nicolas, né en 1800, après avoir fait un cours classique au collège de Montréal, étudia le Notariat. A peine commençait-il une brillante carrière quand la mort le surprit à l'âge de 25 ans.

Il est mort à Montréal le 27 Février 1825. Le vénérable messire Roux, Supérieur du Séminaire de St-Sulpice écrivait à cette occasion à M. de Bellefeuille, missionnaire au Lac des Deux-Montagnes. « Mon cher Bellefeuille, nous avons partagé votre douleur, et je ne connais personne qui n'y ait pris part, et pour vous, et pour votre respectable mère, et pour votre famille, et pour l'église, et pour nous même. Les regrets sont universels, il n'y a que la religion qui console; mais qui se plaint de se voir ravir si tôt, ses espérances. Peut-être *raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus*. Adorons les desseins de Dieu, qui fait tout pour le bien de ses élus. »

Trois de ces enfants, Prosper, Jean-Baptiste et Grégoire, sont morts jeunes. Des quatres autres deux se sont mariés et deux ont embrassé l'état ecclésiastique.

#### IV

LOUIS CHARLES LE FEBURE DE BELLEFEUILLE, PRETRE MISSIONNAIRE  
ET COLONISATEUR.

Il était le second fils de Antoine de Bellefeuille et Mlle Dumont et fut baptisé le 12 Janvier 1795. Le parain a été Louis Hughes Hertel de Chambly et la maraine Charlotte Dumont. Ayant embrassé l'état ecclésiastique il entra dans l'ordre de St-Sulpice en 1819. C'est alors qu'à l'exemple des anciens Jésuites, il consacra toutes ses énergies aux missions lointaines et pénibles parmi les sauvages de la Rivière Rouge, etc. M. Paquin, en parlant de lui dans ses mémoires dit: « M. Charles de Bellefeuille, membre du Séminaire de Montréal est le premier qui ait ouvert les missions sauvages des lacs Nipissing, Témiscaming et d'Ar-

« bitibi, pendant trois (?) ans, savoir en 1837 et 1838, et comme on peut le voir par la relation de ses courses vraiment apostoliques, publiées dans les journaux de la Propagation de la Foi. »

M. Paquin dit ailleurs en parlant des missions de la Rivière-Rouge, etc : « Il séjourna près de trois années dans ces pénibles missions qu'il a défrichées le premier et dans lesquelles il avait produit beaucoup de fruits suivant le témoignage de ses successeurs. Il n'y avait qu'un mois qu'il était de retour de ses fatigants voyages, qu'une violente attaque de typhus, occasionnée par la fatigue, l'enleva en 1838, au vif regret de toute la population de Montréal, et de sa paroisse natale, à l'âge de 44 seulement. »

« M. Charles de Bellefeuille avait des talents, un cœur extrêmement bon, un caractère sensible et plein d'une douceur et d'une urbanité enchanteresses. Il avait avec tout cela la vertu du cloître..... il passa jeune dans les bras de la mort. (1)

#### IV

FRANÇOIS LOUIS LE FEBURE DE BELLEFEUILLE, PRÊTRE, CURÉ DE ST-ROCH DE L'ACHIGAN ET DE ST-PAUL DE LAVALTRIE.

Est né le 2 Janvier 1797 et à l'exemple de son frère Charles se consacra au service de l'église. Comme ses autres frères il fit ses études dans l'ancien collège de Montréal. Vers 1827 il fut admis à la Prêtrise et à exercé son ministère dans plusieurs paroisses du Bas-Canada. Entre autres à St Paul de Lavaltrie, dont l'église en 1830, était située à environ trois milles de la ville de Joliette, et à St Roch de l'Achigan où il est mort en 1836. Ses restes mortels ont été inhumés à St-Eustache dans le mois de Septembre de cette année.

#### IV

JOSEPH LE FEBURE DE BELLEFEUILLE, CO-SEIGNEUR DES MILLE-ÎLES ET DE L'AUGMENTATION.

Joseph Le Febure de Bellefeuille, Co-Seigneur des Mille-Isles et de l'Augmentation.

---

(1) La Rébellion de 1837.—C. A. M. Globensky, page 310.

Naquit à St-Eustache le 16 Août 1803. Après avoir fait ses études au collège de Montréal, sous le vénéré messire Roque, il étudia le Notariat et fut admis à la pratique en 1828. Après quelques années de pratique à Montréal, il laissa la profession pour se retirer à St-Eustache où il habite depuis.

Il épousa à Montréal, le 10 Juin 1830, Mlle Leprohon et eût de ce mariage trois enfants. — Joseph Edouard Le Febure de Bellefeuille, chevalier de l'ordre de Pie IX, etc. Avocat distingué de Montréal, et un de nos meilleurs écrivains Canadiens. Quand l'illustre Pie IX appela aux armes les catholiques de l'univers, M. de Bellefeuille par ses écrits, excita l'ardeur parmi la jeunesse canadienne et contribua beaucoup à la formation de ces compagnies de Zouaves Canadiens qui se sont illustrés au service du Souverain Pontif. Pour ces services Sa Sainteté le fit chevalier de l'ordre de Pie IX. Tout dernièrement M. de Bellefeuille a été fait commandeur de l'ordre de St Jean de Jérusalem. — Caroline Angélique, épouse du Lieutenant-Colonel l'Honorable Charles Eugène Panet, député ministre de la milice et ancien sénateur. — Charles Henri, qui demeure à St-Eustache.

## IV

LIEUT-COLONEL EUSTACHE ANTOINE LE FEBURE DE BELLEFEUILLE, CO-SEIGNEUR DE COURNOYER, DES MILLE-ISLES ET DE L'AUGMENTATION DÉPUTÉ-ADJUDANT-GÉNÉRAL DE MILICE, ETC.

Il était l'aîné des enfants du précédent et de Mlle Dumont et épousa à Williamstown, le 23 Juillet 1823, Mlle Marguerite Mac Gilles, fille de Duncan Mac Gilles, Ecuier, un des anciens associés de la compagnie du Nord-Ouest, et de Dame Marie Khun. Il occupa plusieurs places de confiance sous l'administration Dalhousie et prit part activement dans les luttes politiques qui ont précédées les troubles de 1837-1838. M. l'abbé Paquin dit dans ses *mémoires* que M. de Bellefeuille était doué de grands talents et fut regardé comme un des meilleurs orateurs du pays. Il remplit la charge de Député-Adjudant-Général du Bas-Canada en 1827, sous M. Vassal de Montviel, et est décédé en 1836, l'année avant la bataille de St-Eustache. De ce mariage avec Mlle Mac Gilles il eût cinq enfants : — Eustache Marc Antoine Le Febure de Bellefeuille, Co-Seigneur des Mille-Isles et de l'Augmentation, l'aîné et le chef de la famille de Bellefeuille. — Joseph mort jeune. —



Le Lieutenant-Colonel Charles Louis Auguste Le Febure de Bellefeuille Major de Brigade.—Marie Antoinette morte jeune.—Marguerite Angélique, qui épousa le Lieut-Colonel de Lotbinière Harwood Co-Seigneur de Vaudreuil.

A. C. DE LÉRY MACDONALD.

## SUPPLEMENT

Depuis que ces notes ont été préparées d'autres pièces nous ont été fournies que nous reproduisons ici et qui serviront à compléter ce petit aperçu.

D'abord nous avons un brevet de confirmation de concession faite en Acadie à Thomas Le Febure et à ses trois fils Pierre, Thomas et Gabriel. Il est vraisemblable de croire que ce Thomas Le Febure était parent de la famille Le Febure de Bellefeuille puisque ce parchemin se trouve parmi les papiers de cette famille De plus nous voyons le chevalier George de Bellefeuille parler de « notre oncle Pierre Le Febure, » qui pouvait bien être un des trois fils de Thomas Le Febure :

“ Aujourd'hui vingtième du mois de Mai, mil sept cent huit, le  
 “ Roy étant à Versailles, voulant ratifier et confirmer la conces-  
 “ sion faite en son nom le 4 Mai, 1707 en Acadie, au Sieur  
 “ Thomas Le Febure par les Sieurs Marquis de Vaudreuil, Gou-  
 “ verneur et Lieutenant Général, et Raudot, Intendant de Jus-  
 “ tice, Police et Finance dans la Nouvelle France, laquelle  
 “ concession lui ayant été ci-devant faite par le feu Sieur de  
 “ Callières et par le Sieur de Beauharnois, Gouverneur et Inten-  
 “ dant au dit pays, à été ensuite brûlée lors de l'invasion des  
 “ Anglais, sa Majesté a confirmé et ratifié, confirme et ratifie, la  
 “ concession faite par les dits Sieurs Marquis de Vaudreuil et  
 “ Raudot, de deux lieues de front, sur trois de profondeur, à  
 “ commencer à la Pointe *Mainquet* (?), courant au sud-ouest  
 “ jusqu'à la rivièrè St George avec les Isles, etc... pour en jouir  
 “ par le dit Sieur Le Febure sa vie durant, en toute propriété, à  
 “ titre de Fief et Seigneurie, etc... et après le décès du dit  
 “ Thomas Le Febure sa Majesté veut que les dites deux lieues  
 “ soient partagées entre ses trois enfants également. Que Pierre  
 “ Le Febure, comme l'aîné, ait sa part dans les deux lieues à  
 “ commencer à la Pointe *Mainquet* (?), Thomas Le Febure ensuite

“ de Pierre, et Gabriel ensuite de Thomas, auxquels sa Majesté  
 “ les a aussi concédé, pour en jouir par eux, etc...”

“ LOUIS

“ PHELYPPEAUX.”

---

Les renseignements suivants ont été puisés aux Archives de la marine par Edouard de Bellefeuille, Ecuier :

Georges Le Febure de Bellefeuille.

DETAILS DES SERVICES

Capitaine Marchand, à St Malo.

Lieutenant de Frégate le 17 Décembre 1755.

Capitaine de Brulot le 28 Janvier 1758.

Permission de se retirer avec une pension de 800 l., 5 Novembre 1766.

CAMPAGNES

Chargé du commandement de la frégate «La Mutine» (Ile Royale) du 5 Octobre 1755 au 10 Janvier 1756.

Sur le vaisseau «l'Arc-en-Ciel» Com. de Belingant (Ile Royale) du 21 Février 1756 au 12 Juin 1756, jour de la prise de ce bâtiment par les Anglais.

Prisonnier de guerre pendant 7 mois en Angleterre.

Commandant le vaisseau «L'Apollon» (Ile Royale) du 16 Août 1757 au.....

Blessé au siège de Louisbourg (1758).

Prisonnier pendant 12 mois en Angleterre.

---

« Le Sieur Le F. de Bellefeuille, capitaine Marchand à St-Malo ayant été choisi pour porter des vivres à Louisbourg sur la frégate du roi «La Mutine», est parti de Brest le 12 Octobre dernier (1755). Il est arrivé à Louisbourg le 8 Nov suivant, en est reparti le 26 et à rendu le bord à Brest le 11 de ce mois. Une commission aussi surement et aussi promptement exécutée ne pouvant laisser aucun doute sur la capacité du Sieur de Bellefeuille, il

paraîtrait convenable de le récompenser d'une manière à faire l'acquisition d'un aussi bon marin, dans la circonstance présente, en lui donnant un brevet de Lieutenant de frégate, où en le faisant Enseigne de Port à Brest, avec promesse de le faire Lieutenant l'année suivante. Comme on ignore lequel de ces deux partis lui conviendra le mieux, on pourrait envoyer à M. le Comte du Guay, Commandant à Brest, un brevet de l'un et de l'autre pour remettre au Sieur de Bellefeuille celui que son inclination et l'arrangement de ses affaires lui feront préférer. Décembre 1755. Approuvé par le Roi le 29 Décembre 1755.

« 21 Janvier 1758..... Les connaissances que cet officier possède de la navigation de l'Isle Royale et du Canada, le firent employé en 1756 sur le vaisseau "L'Arc en-Ciel" destinée pour cette colonie, et sur lequel il fut pris et conduit en Angleterre. Ayant été échangé depuis, on lui a confié au mois d'Août dernier (1757) le commandement de l'Apollon, frégate de 50 canons, armée en flutte, pour porter des vivres et munitions à Louisbourg. Il a rempli cette destination avec le même succès que la première et l'on vient encore de le choisir pour commander le convoi des flottes destinées pour cette colonie. Comme on ne saurait trop encourager les talents d'un officier qui peut être employé aussi utilement dans la marine, on propose à Sa Majesté de lui accorder le brevet de Capitaine de Brulot. Ce grade est inférieur à celui de Lieutenant de Port qu'il aurait actuellement s'il eut accepté celui d'Enseigne qui lui fut offert en 1755, et la grâce que l'on supplie Sa Majesté de lui accorder comme une marque de la satisfaction qu'elle a de ses services, le mettre à portée de remplir plus convenablement la mission dont il sera chargé avec le commandement du vaisseau l'Apollon qui va lui être confié de nouveau.—Bon— »

En 1766, à la suite de ses services, ayant été blessé au siège de Louisbourg en 1758, et ne pouvant plus servir, à cause de la perte de sa mémoire. il demanda sa retraite.

Le comte de Roquefeuil dans une lettre à Monseigneur le Duc de Praslin, 13 Juin 1766, dit : « Le S. de Bellefeuille, Capitaine de Brulot se trouve dans une sorte d'infirmité de tête qui l'oblige à demander une retraite au Roi, il lui survient des faiblesses de mémoire telles, qu'il oublie les plus prochains événements, et sent lui-même d'incapacité où il se trouve de continuer ses services... C'est un homme de mérite et qui s'est fait fort estimé par son zèle et sa conduite. »

“ Note.—Le S. de Bellefeuille à 60 ans. Il a commandé des batiments de commerce depuis 27 ans jusqu'à 49 ans. Depuis

1755 jusqu'à la fin de la guerre dernière il a commandé des vaisseaux et frégates du Roi et a été chargé de plusieurs missions épineuses et difficiles qu'il a remplies avec distinction. C'était un habile navigateur et un brave homme. Il demande avec une pension de retraite, le brevet de Lieutenant de vaisseaux et la Croix de St Louis."

M. de Bellefeuille est décédé en 1787 et le 13 Juillet de la même année la quittance suivante est donnée à M. Rouen, Notaire, à Paris, qui gérait les affaires de la succession.

" Nous Charles Eugène Gabriel de la Croix, Marquis de Castries, Comte d'Alais, premier Baron né des Etats du Languedoc, Marechal de France, etc., etc., etc., certifions..... que le feu S. George Le Febure de Bellefeuille, ancien capitaine de Brulot, qui avait obtenu le 5 Nov. 1766 en considération de ses services, une pension, etc... est entièrement quitte envers le corps dans lequel il a servi, et qu'il n'existe dans les bureaux de la marine aucuns titres en vertu desquels il y ait quelques répétitions à former contre lui." (1)

---

### LES MILLE-ISLES.

La Seigneurie des Mille-Isles a été concédée en premier lieu, le 24 Septembre 1683, par les Sieurs de la Barre et de Meules, Gouverneur et Intendant de la Nouvelle-France, au Sieur Sidrac Duguay de Boisbriant, capitaine dans le régiment de Chambelle, Seigneur de l'Ile Ste-Thérèse. Le Sieur de Boisbriant laissa, entre autres enfants, deux filles dont l'une, Marie Thérèse, épousa Charles Gaspard Piot de l'Angloiserie, chev. de St-Louis, Lieutenant du Roi à Québec ; et l'autre, Marie-Charlotte, devint l'épouse du Sieur Jean Petit, conseiller au Conseil Souverain et Trésorier de la marine, etc.

Etant décédé en 1688, c-a-d, cinq années après la concession des Mille-Isles, il est probable que cette concession ne fut pas beaucoup exploitée par Duguay de Boisbriant.

En 1714 le 5 Mars, sur la requête des dits Sieurs de l'Anglo-

---

(1) Il paraîtrait d'après cet acte que M. de Bellefeuille n'était pas Chef d'Escadre ; mais bien Capitaine de Brulot. Le notaire M. Rouen, dans une lettre du 13 Juillet 1787, assure aussi qu'il n'obtint pas la Croix de St-Louis.

serie et Petit, la Seigneurie des Mille-Isles leur a été reconcédée par le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur et Michel Begon, Intendant, et le 5 Mai 1716, cette concession est confirmée par le Roi en faveur du Sieur Petit et de la veuve du Sieur de l'Angloiserie décédé à Québec 1715.

Le 21 de Mars 1718 madame de l'Angloiserie présente une requête au Sieur François Marie Bouat, Lieutenant civil et criminel à Montréal, à l'effet que François Brunet dit Belhumeur (1) et Clement Lajeunesse soient nommés pour faire un rapport sur la Seigneurie de l'Angloiserie « afin de la séparer en juste moitié entre madame de l'Angloiserie et monsieur Petit, Trésorier de la marine. »

L'année suivante le 10 Mars 1719, le Sieur Petit rend foi et hommage au Palais des Intendants à Québec, pour la Seigneurie des Mille-Isles.

“Michel Begon, Chevalier Seigneur de la Picardière, Murbelin et autres lieux, conseiller du Roi en ses conseils, et au Parlement de Metz, Intendant de Justice, Police et Finance en la Nouvelle-France.”

“Est comparu pardevant nous le Sieur Petit, Trésorier de la marine en ce pays, faisant tant pour lui que pour Dame Thérèse Dugué, veuve de feu Gaspard Piot, Ecr, Sieur de Langloiserie, Lieutenant du Roi au gouvernement de Québec, tutrice des enfants mineurs issus de son mariage avec le dit feu Sieur de Langloiserie, lequel es dits noms a rendu en nos mains la foi et hommage que lui, la dite Dame veuve de Langloiserie et ses enfants sont tenus de faire et porter à Sa Majesté, à cause du Fief ci-devant appelé les Mille-Isles et à présent Petit et Langloiserie, contenant quatre lieues et demi de front, jusqu'à la rivière du Chêne, icelle comprise, avec les îles, îlots et battures, qui se trouveront au devant des dites quatre lieues et demi de front, à commencer le dit Fief, où finit la concession du Sieur d'Aulier Des Landes, dans la rivière Jésus, (2) jusqu'à quatre lieues et demi au dessus en montant la dite rivière, sur trois lieues de profondeur, avec droit de vente moyenne et basse justice droits de chasse et pêche dans l'étendue des dites lieues, à la charge de foi et

(1) Vide. Tanguay. Dict. General—p. 94.

(2) La concession dont il est fait mention ici comme appartenant au Sieur d'Aulier des Landes, est la Seigneurie de Terrebonne, concédée à ce dernier par l'Ancienne Compagnie le 23 Décembre 1673. Le Sieur des Landes vendit cette Seigneurie à Messire Louis Le Page de Sainte-Claire, Grand-Vicaire que M. l'Abbé Tanguay, (Dict Général p. 388) constate avec erreur avoir été le premier Seigneur de Terrebonne. (Edits et Ordonnances, Vol III p. 256).

hommage, que les dits Sieur Petit et Dame veuve de Langloiserie, leurs hoirs et ayant cause, seront tenus de porter au chateau St Louis de cette ville, duquel ils relèveront, etc... et en cas que dans la suite Sa Majesté ait besoin d'aucune partie du dit terrain pour y faire construire des forts et batteries, places d'armes, magasins et autres ouvrages publiques, Sa Majesté pourra les prendre, etc... Requert le dit Sieur Petit es dits noms, qu'il nous plaise au nom de Sa Majesté le recevoir en la foi et homme, à laquelle, après s'être mis en devoir de vassal, tête nue et un genoux en terre, aurait dit à haute et intelligible voix, qu'il nous rendait et portait la foi et hommage, qu'ils sont tenus rendre au Roi, au chateau St Louis de cette ville, comme propriétaires du dit Fief et Seigneurie des Millé-Isles, nous l'avons reçu et recevons, etc..."

" Fait et donné en notre hotel à Québec 10 Mars 1719,

BÉGON,

Par Monseigneur

BARBET. "

Cette Seigneurie a porté d'abord le nom des Mille-Isles. A sa seconde concession en 1714, on lui donna les noms de Petit et Langloiserie, d'après ce qu'il appert par l'acte de foi et homoge ci-dessus.

Eustache Lambert Dumont, ayant épousé une des filles du Sieur Petit et de Mlle Dugué de Boisbriant, eût la moitié de la Seigneurie des Mille-Isles (2½ lieues de front sur 3 de profondeur) c'est-à-dire le Fief Petit, comme le partage de sa femme.

L'autre moitié, le Fief de Langloiserie, est passée aux enfants du Sieur de Langloiserie.

En 1752, le Sieur Dumont se fit concéder une terre au bout de la concession des Mille-Isles, qui fut appelée l'*Augmentation*. Voici cette acte de concession :

" Le Marquis de Lajonquière, Commandant de l'Ordre Royal et Militaire de St-Louis, Chef d'Escadre des armées navales de Sa Majesté, Gouverneur et Lieutenant Général pour le Roi en toute la Nouvelle-France.

" François Bigot, Cons. du Roi en ses conseils, Intendant de Justice, Police, Finance et de la Marine es dits pays. "

" Sur la requête à nous présentée par le Sieur Dumont, Capitaine Réformé des troupes de la marine en ce pays (1) par laquelle il nous

---

(1) D'après cet acte il paraîtrait que Eustache Lambert Dumont, était parvenu au grade de " Capitaine Réformé dans les troupes de la Marine. " Nous l'avions donné ailleurs comme Lieutenant.

supplie de lui accorder une concession à titre de Seigneurie, haute, moyenne et basse justice de quatre lieues et demi, ou environ, de front, sur trois lieues de profondeur, à prendre au bout de la profondeur et sur le même front, de la concession accordée par MM. le Marquis de Vaudreuil et Bégon, aux Sieurs de Langloiserie et Petit, le 5 Mars 1714, laquelle dite première concession avait ci-devant été concédée par MM. de la Barre et de Meules, au Sieur Duguay, Capitaine d'Infanterie le 24 Septembre 1683..... Avons accordé et concédé, accordons et concédons par les présentes au dit Sieur Dumont, la dite étendue de terrain, etc.....

“ En témoin de quoi nous avons signé et fait contresigner ces présentes par nos Secrétaires et à icelle fait apposer les cachets de nos armes. Fait à Québec le 20 Janvier 1755.

LAIONQUIÈRE,

BIGOT,

Par Monseigneur

Par Monseigneur

SAINT-SAUVEUR.

DESCHENEUX.

Les Co-Seigneurs actuels de la Seigneurie des Mille-Isles et de l'Augmentation, sont les familles Le Febure de Bellefeuille et Globensky.

A. C. DE LÉRY MACDONALD.

## REVUE SCIENTIFIQUE.

---

Sommaire : De l'origine des machines à vapeur—Papin : Première expérience de bateau à vapeur—Watt : machines à simple et à double effet—Découverte de l'alimentation automatique des machines à vapeur—Zoologie : Une souris chantante.

Il y a cent ans, quelqu'un qui aurait prédit les merveilles produites par les machines à vapeur, les transformations radicales que leur application a apportées dans les différentes branches de l'industrie, ce quelqu'un aurait certainement été regardé comme un visionnaire, comme un insensé. Cependant, dès la fin du dix-septième siècle, Denis Papin, médecin français alors établi en Angleterre, publiait la description d'une expérience qui contient le principe fondamental de la machine à vapeur telle qu'on la construit encore aujourd'hui. Précédemment, de nombreuses expériences avaient été faites et avaient démontré la force expansive de la vapeur, mais sans que les résultats obtenus pussent encore faire pressentir que l'on parviendrait un jour à l'utiliser pour donner le mouvement à des machines. Papin, lui, non seulement avait inventé la machine à vapeur, mais encore il en avait pressenti et clairement indiqué les diverses applications : « *Il serait trop long, dit-il, de rapporter de quelle manière cette machine se pourrait appliquer à tirer l'eau des mines, à pousser des bombes, à ramer contre le vent.* »

Les services rendus au monde par Papin sont donc incalculables, et la reconnaissance des peuples devrait lui élever une statue dans toutes les villes industrielles que son invention a enrichies. Cependant Papin mourut pauvre, et cela ne pouvait être autrement, car les temps n'étaient pas venus pour mettre son invention en pratique, et il appartenait à d'autres de tirer profit de son idée ; ce qui n'arriva qu'un siècle plus tard.



Un incident remarquable de la vie et des déceptions de la vie de Papin :

Se trouvant dans l'Electorat de Hesse, il construisit un bateau mû par une machine à vapeur, et l'expérience qu'il en fit sur la Fulda fut tellement heureuse, qu'il voulut le conduire à Londres où il espérait continuer ses expériences sur une plus grande échelle : " Je suis persuadé, dit-il dans une lettre à Leibnitz en date du 15 Septembre 1707, que si Dieu me fait la grâce d'arriver heureusement à Londres, et d'y faire des vaisseaux qui aient assez de profondeur pour appliquer la *machine à feu*, de donner le mouvement aux rames, je suis persuadé, dis-je, que nous pourrions produire des effets qui paraîtront incroyables à ceux qui ne les auront pas vus. "

Pour réaliser son projet, il devait descendre la Fulda jusqu'à Minden, où il prendrait le Weser jusqu'à Brême. Arrivé à Brême, un navire quelconque faisant voile pour l'Angleterre l'aurait pris à sa remorque. Malheureusement, pour se conformer aux lois de la navigation, il aurait dû prendre à Minden, avant de partir, une permission écrite de l'électeur de Hanovre. Informé de cette circonstance, Papin avait demandé le document requis, mais dans son impatience, il partit sans l'avoir reçu. Les marinières s'étant opposés à son entrée dans le Weser, il insista pour réclamer contre un procédé aussi rigoureux. *Alors ces gens grossiers mirent son bateau en pièces.* Et c'est ainsi que se termina la première tentative qui ait été faite pour appliquer la machine à vapeur à la navigation.

\*  
\* \*

Mais l'invention de Papin ne demeura pas stérile, et les deux plus grands noms qui sont attachés à la fructification de son idée sont deux ingénieurs anglais : James Watt et Robert Stephenson ; le premier pour l'application de la vapeur dans les machines fixes perfectionnées, le second pour l'établissement des locomotives, et par conséquent, des chemins de fer. Les travaux de Watt permirent d'introduire économiquement la machine à vapeur dite autrefois *machine à feu*, d'abord dans les mines, puis graduellement dans l'industrie manufacturière. Il fut l'aîné de Stephenson, comme Papin avait été son propre aîné, et je dirai plus, son père, puisque Papin peut être considéré comme le générateur dans le cas actuel.

Qu'eût fait en effet Watt sans l'invention de Papin, qui, sans doute n'avait donné qu'une ébauche pratique, mais qui en réalité,

avait donné l'idée première et la première marche à suivre; mais qu'eût fait aussi Stephenson s'il n'avait pas hérité de Watt les principes premiers des machines à vapeur perfectionnées.

Quand Watt commença, l'industrie minière et les industries manufacturières réclamaient des innovations, par suite de leur extension croissante: Watt fut l'homme du temps; mais on ne pouvait alors penser à l'établissement des chemins de fer qui ne devaient être que la conséquence des progrès réalisés dans l'industrie générale.

..

Avant d'aller plus loin, je tiens à constater que la plupart des grandes idées ont été conçues par des Français, en France, où à l'étranger, mais que, malheureusement, le plus souvent, ces Français n'ont retiré, comme fruit de leur travail que des déceptions, souvent cruelles, parce que, par suite de circonstances diverses, ils n'ont pu être encouragés dans leur propre patrie, souvent indifférente aux idées pratiques, jusqu'à ce que ces idées eussent fait leur chemin en Angleterre. C'est ainsi que le nom de Papin n'est connu, même en France, que de ceux qui, oubliant un instant les conséquences des progrès acquis, et la jouissance de leurs avantages immédiats, osent lever la voile d'un passé pourtant si peu éloigné; tandis que les noms de Watt et de Stephenson sont connus et inscrits partout, lisiblement aux yeux de tout l'univers.

..

Cet hommage rendu à la mémoire d'un grand homme qui conçut une grande idée et ne put qu'en commencer la réalisation, je ne puis m'empêcher, et je le fais avec tout plaisir, et en toute justice, de rendre hommage à James Watt, dont le génie, le travail incessant, la puissance d'observation, ont produit les merveilles que nous pouvons voir nous-mêmes chaque jour quand nous considérons attentivement une machine à vapeur.

Après avoir approfondi tout ce qui était connu à son époque, vers 1770, sur la force élastique de la vapeur d'eau, sur les expériences qui avaient été faites, sur les résultats obtenus, ses idées étant fixées sur ce point, James Watt se lança résolument dans la voie des inventions mécaniques.

Je ne suivrai pas Watt dans sa marche constante, journalière, des perfectionnements qu'il réalisa, mais je ne puis me dispenser de signaler ses principales découvertes.

Pour le nombre, ma tâche sera simple, sans doute, car ce nombre se réduit à deux. Mais que de choses dans ce nombre deux quand il s'agit de *la machine à vapeur à simple effet, et surtout de la machine à double effet, la seule employée depuis.*

Sa machine à simple effet fut en quelque sorte son premier pas, et ce premier pas ne fut pas peu productif, comme on va le voir :

Watt s'était associé, pour exploiter sa nouvelle machine, avec le propriétaire du plus grand atelier de construction qui existât alors en Europe, Boulton, de Soho, près de Birmingham.

Au lieu de vendre la machine, ou même de la louer, les deux associés la fournissaient gratuitement, l'entretenant même à leurs frais. Ils se contentaient d'une part annuelle de un tiers de la valeur du combustible qu'elle économisait comparativement à une autre machine qui avait été employée précédemment, et dont l'emploi avait été jusque là, considéré comme avantageux.

Il s'agissait de l'emploi de ces machines pour l'épuisement des eaux, dans les mines, et dans une seule mine, les deux associés réalisèrent 2400 livres sterling en une année, ce qui faisait supposer une économie totale de £7200.

Jusque là, la machine à vapeur n'avait agi que comme pompe. Bientôt, poursuivant ainsi la réalisation de l'idée de Papin, Watt en fit un moteur universel par l'invention de *la machine à double effet.*

Cette machine, maniée et retouchée par Watt, était dans son essence, dans son ensemble, dans tous ses détails, la machine perfectionnée telle que nous l'avons aujourd'hui, transformée sans doute suivant les exigences des temps, des lieux et même des caprices, mais demeurant ce qu'elle était, c'est-à-dire, demeurant entièrement la machine de Watt.

Un trait qui peint à quoi peu, quelquefois, tiennent les découvertes les plus importantes, se rattache à la vie de Watt, et est devenu quasi légendaire. Il est assez intéressant, et je le pense, sa mention ne sera pas déplacée ici.

..

Dans le temps où la machine de Watt était encore loin d'être arrivée à sa perfection, l'introduction et la décharge de la vapeur pour alimenter le cylindre étaient faites au moyen de deux robi-

nets dont le service était fait par un ouvrier, ou généralement par un jeune garçon qui devait ouvrir et refermer alternativement les deux robinets suivant la consigne. Or, si cet office de surveiller et tourner et retourner des robinets d'une manière intermittente, pendant toute une journée, et le lendemain comme la veille, et toujours, six jours par semaine, est peu fatigant, pour le corps, il est absolument ennuyeux, insidieux, abrutissant pour l'esprit. C'est une réflexion que faisait sans doute depuis quelque temps un jeune homme commis par Watt à la surveillance de l'une de ses machines, lequel n'aurait pas été fâché d'aller faire un tour de temps en temps, là où d'autres garçons de son âge, plus favorisés que lui, s'amusaient en toute liberté. Mélancoliquement, il considérait le balancier et le piston montant et descendant, et, se morfondant à chaque mouvement, il ouvrait le robinet, maudissant son triste sort qui l'avait cloué à cette place comme un piquet fiché en terre.

Un jour, une idée lumineuse lui traversa l'esprit :

« Mais, se dit-il, voilà un robinet que j'ouvre pour faire descendre le piston, et un autre robinet que j'ouvre pour le faire remonter, ça fait deux robinets que je dois tourner alternativement toute une grande journée. Oui, c'est bien cela !

« Le balancier, lui, descend et monte chacun de ses bras en même temps que le piston, et tout cela parce que je tourne mes deux robinets.

« Relions les clefs de mes robinets au balancier, et peut-être mon travail se fera-t-il aussi bien sans que j'y mette la main. »

Ce grand peut-être devint en peu de temps une des plus heureuses réalités dérivées de l'idée conçue, souvent par hasard, et dans un tout autre but que celui auquel tendait la première inspiration.

Ce stratagème réussit donc pleinement, et le jeune garçon, une fois certain que son service se ferait aussi régulièrement par ses ficelles que par sa propre main, ne se gêna plus pour aller passer des heures entières avec ses amis, sans crainte que la régularité de la machine souffrit de son absence.

Pendant l'une de ces absences, Watt arrive, et d'abord, en vrai mécanicien qu'il était, il n'eut d'yeux que pour la partie purement matérielle de sa chère machine dont le mouvement régulier lui parut irréprochable. Satisfait de ce côté, il se rappelle que si la machine fonctionne bien, c'est parce qu'un être humain, intelligent, la conduit, et des yeux, il cherche cet objet *secondaire*. Il cherche, il cherche partout, derrière, devant, à gauche à droite

et de plus en plus, dans un rayon plus éloigné. Point de conducteur, et cependant, la machine marche toujours avec la même régularité.

Watt croit tour à tour rêver, ou que ces yeux ont perdu la faculté de voir. Mais il voit parfaitement tous les objets qui l'entourent, et les reconnaît après les avoir tâtés l'une après l'autre. Donc il ne rêve pas, et ses yeux ne le trompent pas. Il appelle, il appelle, point de réponse. Et cependant la machine marche toujours régulièrement, et pourtant personne pour tourner les robinets. La stupéfaction de Watt est absolue.

Le jeune homme arrive, Watt le voit, le reconnaît. C'est bien lui, il était absent depuis longtemps, et cependant, la machine avait toujours marché régulièrement.

L'enfant, en voyant son maître, et se sentant la conscience probablement chargée, se met à trembler de tous ses membres : Watt le saisit par le bras et le secoue fiévreusement tandis qu'il le regardait avec des yeux ardents.

« Mais, malheureux, qui donc a fait tourner les robinets quand tu n'étais pas là ? »

L'enfant, éperdu, lui montre la combinaison de ficelles.

Watt lâche le bras du jeune homme, se recueille un instant puis part précipitamment.

Une idée lumineuse avait traversé son esprit : désormais la machine à vapeur serait alimentée automatiquement, et rien ne l'arrêterait plus pour mener sa machine au dernier degré de perfection.

La légende ne dit pas ce que devint le jeune homme dont l'esprit d'indiscipline avait amené une découverte des plus heureuses.

\* \*

Je n'irai pas plus loin sur ce sujet aujourd'hui. Pour finir, je vais offrir à mes lecteurs un petit fait d'histoire naturelle qui les intéressera peut-être. Je l'ai extrait, si je me rappelle bien, de la Semaine Illustrée de Paris.

\* \*

L'aquarium de Berlin possède en ce moment un phénomène Zoologique, le *mus musculus*, dont lui a fait cadeau un ami des animaux. Cette souris, qui est presque apprivoisée, fait entendre

un chant dont les airs rappellent ceux des canaris, et produisent une impression agréable par une certaine douceur de son. Elle chante surtout lorsqu'elle est excitée par quelque obstacle qu'elle ne peut surmonter, et alors, ses accents plaintifs ont un charme tout particulier. Placée dans une cage à parois vitrée, elle avait vainement tenté de grimper en haut, et voyant l'inutilité de ses efforts réitérés, elle exprima son désappointement par un long chant qu'elle répète lorsqu'un visiteur frappe aux vitres de sa cage.

OCT. CUISSET.

## ESQUISSES HISTORIQUES SUR LE ROMAN.

---

### DU ROMAN EN GÉNÉRAL

D'après l'Académie, le roman est un récit d'aventures puisées dans l'imagination, ayant pour but d'exciter l'intérêt par le développement des passions.

Litré le définit, une histoire vraie ou feinte, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des passions et des mœurs, ou par la singularité des aventures.

Huet l'appelle, une histoire feinte d'aventures amoureuses, écrites en prose avec art pour le plaisir et l'amusement des lecteurs.

Toutes ces définitions du roman n'en donnent pas cependant une idée très juste. La variation de son objet et la multiplicité de ses formes est si grande qu'il est impossible de le définir en le comprenant sous toutes ses faces. Il embrasse toutes les conditions, les manières d'être de l'homme. En soulevant le voile qui couvre la société, il présente aux yeux étonnés tous les secrets, toutes les misères du cœur humain. Son art consiste à séduire l'imagination et à dominer par le sentiment. Destiné par sa nature même à peindre les passions les plus variées, il change de caractère avec les peuples, comme ceux-ci changent avec les siècles ; il emprunte même les qualités et les défauts de chaque époque.

Autre Protée de la Fable, il se couvre du chaste voile de la vertu, où il paraît avec la nudité du vice ; il est tour à tour fantastique, rêveur, historique, intime, philosophique même. Formant un genre à lui seul, il dérobe à la Poésie, à la Tragédie, à la Comédie ; il se prête ainsi souvent avec hardiesse à un heureux mélange du rire et des larmes. C'est le genre libre par excellence.

Il n'a d'autres bornes que celles de l'imagination, d'autres règles que celles des passions, c'est presque dire qu'il n'en a pas. Que ne peut-on puiser là où tout dépend du caprice ? où la forme, les passions humaines, le vice, la vertu, la morale, la religion même deviennent de puissants auxiliaires ?

Ainsi, il n'y a pas un genre de littérature qui ne se soit autant prêté à l'exposition de toutes les idées, bonnes ou mauvaises, que le roman. Il a été depuis son origine en quelque sorte comme l'ombre des sociétés en empruntant de chaque peuple la teinte de leurs mœurs.

## DU ROMAN CHEZ LES ORIENTAUX

L'origine du roman est peu connue, mais on s'accorde généralement sur son antiquité. Il a toujours existé de sa nature dans l'esprit humain, qui est naturellement porté vers la fiction parce qu'elle permet de créer un ordre de choses imaginaires ayant le cachet de la perfection. Est-on jamais plus heureux qu'après avoir bâti, pour se servir de l'expression populaire, *des châteaux en Espagne*.

C'est chez les Orientaux que l'on trouve les premières traces du roman, et c'est bien là qu'il a dû naître : climat chaud, peuples indolents, esprits superstitieux, rien n'était plus favorable à l'introduction de la fiction.

Ce furent les Perses qui les premiers, après avoir conquis l'Asie Mineure, y introduisirent leurs contes. Les vaincus trouvèrent leurs délices dans ces lectures légères et plaisantes, dans ces rêveries poétiques et aventureuses. Les mœurs dépravés de ces peuples, le luxe et la mollesse auxquels ils se livraient avaient amené leur sujétion, ces mêmes causes en favorisant le roman amenèrent chez eux la décadence de leur littérature.

Nous ne connaissons guère leurs romans. Aucun n'est parvenu en entier jusqu'à nous, si on en excepte quelques traductions bien connues, comme : *Les mille et une Nuits* et les *Fables de Bidpai*, traduites par Galland. Mais, d'après quelques auteurs, ils avaient le plus souvent la forme de l'apologue et de l'allégorie. Ce qui les distinguait surtout c'était le merveilleux, les superstitions religieuses. De tout temps, les Orientaux ont eu ce goût. Les Perses, les Arabes, les Turcs, surtout les Indiens ont cultivé ce genre. Ils ont montré une grande fertilité d'invention, et des dispositions si ingénieuses qu'elles étonnent.



Les grands poèmes des Hindous : le *Savitri*, le *Ramayana* et le *Manhabaratra* ne sont rien autre chose que de la fiction. Combien nos vieux romanciers n'ont-ils pas emprunté d'eux. Notre pays des féeries, nos géants, notre fontaine de Jouvence, nos nains, nos pygmés, nos chevaliers errants, nos génies, nos fées etc, tous ces auxiliaires nécessaires de nos premiers romans nous viennent d'eux, du moins la conception de ces idées. Ils ont été puisés surtout dans la riche littérature de Hude où l'on trouve les êtres les plus fantastiques et les plus capables de surréxiter l'imagination d'un peuple déjà superstitieux dans sa nature. Combien de fables, de légendes et de contes ont fourni l'histoire d'ailleurs vraie de ces religieux mendiants de l'Asie Méridionale appelés *faquirs*. Ces religieux fanatiques étaient des êtres étranges, errants comme nos bohémiens d'Europe, tantôt seuls, tantôt en un certain nombre réunis, ils vivaient le plus souvent dans les forêts, ayant pour tout vêtement l'écorce et les feuilles des arbres et pour nourriture des racines. Ils passaient des journées entières exposés le corps nu aux rayons d'un soleil brûlant, ou bien couchés sur la terre pendant de violentes tempêtes, ils recevaient tout le poids des pluies froides de ces contrées. D'autres se faisaient frapper rudement par leurs frères pour satisfaire aux ordres imaginaires du saint par excellence qu'ils appelaient le *Yogni* (1). Une vie aussi mystérieuse chez des peuples où la superstition est naturelle et même cultivée avec soin, jointe à la terreur que les crimes et le pouvoir occulte de ces *faquirs* inspi- raient, devaient fournir une multitude de sujets aux romanciers. Aussi, ils abondèrent en Asie. Jean Chardin avoue que dans un de ses voyages en Perse, il en a vu plusieurs mille roules dans la bibliothèque d'un riche persan.

## DU ROMAN CHEZ LES GRECS

La décadence des mœurs chez les grecs entraîna, celle de la littérature, et ce ne fut qu'à cette époque que le roman leur fut connu. La première époque de la littérature grecque est remarquable par son austérité, alors la vie publique seule d'un homme appartenait à l'histoire et à la critique, mais sa vie privée était à l'abri de toute attaque du dehors. Il était réservé au roman de

---

(1) Le *Yogni* chez les Indiens était une incarnation de *Brachma*, on l'invoquait comme Dieu Terrestre, ministre de *Vichnou* le grand conservateur de toute chose.

déchirer ce voile de l'intimité domestique, et, d'après Dunlop, ce fut le signe du dépérissement de la nation.

Ce qui a le plus contribué à répandre le roman en Grèce, ce furent les conquêtes d'Alexandre. L'on sait que ce prince essaya par toutes sortes moyens de fondre ensemble les Grecs et les Perses, et de répandre dans l'Orient les idées et la civilisation de la Grèce. Il établit à cette fin des rapports fréquents entre celle-ci et l'Asie. Il arriva que son règne fut trop court pour lui permettre d'exécuter son projet et comme cela était arrivé dans l'Asie Mineure, les vaincus adoptèrent les mœurs, et avec elles les fables amusantes de leurs vainqueurs.

J. J. BEAUCHAMP.

*(A continuer)*

## REVUE POLITIQUE

---

Depuis la prorogation des Chambres Fédérales, la capitale est assez tranquille. Son Excellence le Gouverneur Général, en profite pour visiter différentes parties du pays. Des changements ont eu lieu dans le ministère depuis la session. Sir Charles Tupper est définitivement sorti du cabinet fédéral. Il a accepté la mission de commissaire canadien auprès du Gouvernement de Londres. Son successeur n'est pas encore connu. Il y aurait beaucoup à dire sur ce ministre si l'espace nous le permettait.

Sir Charles Tupper nous a toujours été personnellement sympathique, il s'est toujours montré très dévoué aux intérêts de la Province de Québec. C'est en grande partie à l'ex-ministre des chemin de fer et canaux, qu'on a pu mener à bonne fin la construction du Pacifique Canadien. Sir Charles a déjà représenté, pendant sept mois, le Canada à Londres, comme commissaire canadien, et il a rempli cette charge avec la plus grande efficacité.

Avant son départ pour l'Angleterre, on lui a offert un somptueux banquet auquel assistaient la plupart des ministres et un grand nombre de personnages distingués.

..

La session provinciale touche à sa fin. Cette session qui s'annonçait sous un jour assez orageux, a complètement donné raison à ceux qui nous promettaient des passe-d'armes assez vives entre

les députés. En effet la joute parlementaire entre MM. Flynn et Mercier a soulevé les plus fortes discussions de part et d'autre.

Ces deux messieurs s'en sont donnés à cœur joie pendant un certain temps, au grand contentement des députés à qui, ces petites distractions qui ont pour résultat pratique de briser la monotonie proverbiale des débats, ne déplaisent guère. Du reste une discussion en règle, entre deux hommes de la valeur de M. Flynn et de M. Mercier, sur leurs antécédents politiques, devait offrir un large thème à développer.

Tous les deux avec un entrain impossible à décrire, se sont décochés des traits acerbes sur leurs anciennes opinions politiques.

A tous les points de vue cette discussion est regrettable; elle fait voir jusqu'à quel degré des hommes peuvent descendre pour se jeter réciproquement à la figure les plus sanglants outrages. C'est là une conséquence inévitable de ces revirements politiques qui se font le plus souvent par intérêt personnel plutôt que par esprit de justice. Sans doute un homme ne doit pas encourir de blâme lorsque, s'apercevant de la fausseté de ses opinions il fait volte face et se range du bon côté, mais toujours en dépit de la bonne foi de ses intentions, il donne prise à une critique qui s'arroge la triste mission de scruter dans sa vie passée pour en faire ressortir les moindres détails qu'elle interprète ensuite plus ou moins odieusement.

Etudiez bien un parti avant de l'adopter. Plus tard vous n'aurez point à revenir sur vos pas et ça pourra vous éviter bien des désagréments.

Le gouvernement a enfin annoncé sa détermination d'accorder une enquête sur la vente du chemin de fer du Nord. Cette enquête sera faite devant une commission royale. De part et d'autre, on semble satisfait de cette détermination du gouvernement. S'il y a des coupables, c'est le seul moyen de les connaître, c'est le seul procédé possible qui peut mettre au jour certains faits relegués jusqu'ici dans l'obscurité,

Le projet de loi de M. Faucher de St Maurice, au sujet de la loterie Labelle, a été refusé au Conseil Privé.

La seconde semaine du mois de mai a été marquée à New-York par une crise financière qui, si elle fut arrivée dans un temps de dépression générale, aurait eu des résultats désastreux. Heureusement que la situation générale était excellente et que les effets de la crise ont pu être circonscrits dans le cercle de l'agiotage où elle s'est produite.

Cette crise est le résultat de la spéculation à outrance sur les valeurs de bourses et surtout sur les valeurs de chemins de fer. Les chemins de fer Américains ayant manqué de trafic cet hiver, vu la situation particulière des marchés aux céréales dans l'Ouest et en Europe, leurs actions et leurs obligations ont diminué de valeurs. Malgré cette diminution, des spéculateurs comme les Jay Gould, les Russell Sage et les Villard ont voulu les maintenir à la hausse. Ils n'ont pas eu les reins assez forts pour soutenir leur position et Villard, le premier, a succombé au commencement de l'hiver. La baisse ayant continué, d'autres l'ont suivi et Gould, Sage et Vanderbilt se sont trouvés fortement engagés.

La faillite de Grant et Ward, et la suspension de la Marine Bank, dues à des spéculations aussi échevelées que malhonnêtes, ont achevé de démoraliser la hausse, et un beau jour ne pouvant payer leurs différences, une dizaine d'agents de change ont suspendu leurs paiements, entraînant avec eux plusieurs banques.

Mais comme après tout, les pertes ne provenaient que des spéculations et ne retombaient guère que sur des spéculateurs, la crise ne s'est pas étendue plus loin et après quelques jours de lutte contre la panique le calme s'est rétabli.

Le résultat net, à part la ruine de quelques spéculateurs, et sans doute aussi d'honnêtes dupes, a été l'établissement d'un cours raisonnable et rationnel pour des valeurs qui n'avaient qu'un cours absolument fictif.

Plusieurs des agioteurs qui avaient contribué à produire la crise par leurs agissements frauduleux sont actuellement poursuivis par la justice; Ferdinand Ward, John C. Eno et James D. Fish ont été arrêtés.

L'ex-président Grant, qui faisait partie avec son fils le colonel

N. S. Grant, junior, F. Ward et J. D. Fish de la société Grant et Ward, y perd toute sa fortune et celle de sa famille. Son honneur y est même gravement compromis.

..

Les dernières nouvelles reçues du Soudan sont peu rassurantes. Le Mahdi campe toujours à Abou-Harasa. Parviendra-t-il à faire le Général Gordon son prisonnier ? Il est probable qu'il y réussira si le cabinet anglais ne met pas plus d'empressement à lui envoyer du secours. Pourtant on semble décider contrairement à l'avis du Général Wolsely, d'envoyer une expédition immédiate à Khartoum, au lieu d'attendre à l'automne. On ne saurait croire ce que cette expédition présente de difficultés. Les transports ne peuvent s'effectuer qu'à l'aide de chameaux. Pour la plus grande facilité du trajet on va procéder de suite à la construction d'un chemin de fer qui atteindra probablement plus de deux cents milles de longueur et conséquemment la marche des troupes dépendra de la rapidité des opérations. Cette pauvre Angleterre s'est créée bien des embarras avec cette question du Soudan. Elle s'aperçoit aujourd'hui qu'il n'est pas en son pouvoir de trancher le différend, seule, aussi a-t-elle proposé tout dernièrement une conférence aux Puissances, dans le but de s'entendre avec elle pour régler la question, mais elle n'avance guère, et des nouvelles de Berlin nous annoncent que l'on craint fort que cette conférence projetée ne demeure encore pour longtemps dans le domaine des choses éventuelles.

Le cabinet Gladstone est toujours sur le qui-vive, à tout moment il menace de faire échec. N'eût été dernièrement le vote des parnellistes qui préféreraient encore malgré tout soutenir le gouvernement actuel que de passer à l'opposition, il aurait certainement été battu. Un jour viendra pourtant où il faudra voir plus clair dans cette question du Soudan, et il n'est pas probable que l'Angleterre puisse établir tranquillement son protectorat sur l'Égypte, sans soulever de violentes récriminations, pour ne pas dire plus, de la part de ses voisins.

..

La question du Tonquin est virtuellement terminée. Le protectorat de la France sur cette partie du pays est assuré. La Chine s'engage à respecter le traité récent avec l'Annam et tous les traités que la France pourrait dans la suite conclure avec ce pays. En raison de l'attitude conciliante prise par la Chine et de la sagesse patriotique de Li Hung Chang la France abandonne tous ses réclamations d'indemnité pour les pertes qu'elle a subies pendant la durée des difficultés entre les deux nations.

Les provinces de Knaughi, Quantung et Yunnan ne seront pas ouvertes au commerce international, mais seulement au commerce français. Déjà plusieurs régiments sont revenus du Tonquin. On a fixé au 14 Juillet la rentrée triomphale des troupes à Paris.

..

Les élections municipales qui ont eu lieu récemment en France ont donné la victoire aux anarchistes. C'est dire que si l'anarchie bénéficie directement de cette victoire, le parti conservateur, ou autrement les royalistes et les impérialistes en bénéficient indirectement. Car il n'y a pas de doute à avoir la-dessus, c'est par la Commune que la monarchie rentrera en France. Du moment que le peuple français subira l'attraction du gouffre où tendent à le pousser les menées républicaines, inévitablement il se cramponnera au seul bras capable de le soutenir, c'est-à-dire à la monarchie. M. Paul de Cassagnac, dans le «*Matin*» a fait un appel énergique à toute la presse catholique française dans le but de se préoccuper de la formation d'un comité, en vue des élections prochaines.

..

Le prince Jérôme-Napoléon est décidément attaqué du mal des manifestes. Manifeste par ici, manifeste par là. Il est vrai qu'il paraît très convaincu, mais c'est justement, du reste, ce qui rend sa comédie pitoyable aux yeux du public. Comprendra-t-il

enfin qu'avec ses grands mots de droit populaire, de souveraineté nationale, il se couvre d'un ridicule mérité.

..

Une fois de plus le Pape a parlé. La dernière Encyclique de Sa Sainteté Léon XIII, concernant la franc-maçonnerie a créé un immense retentissement dans l'univers. Il y avait déjà longtemps qu'on attendait avec une certaine anxiété l'apparition de cet important document

La position que l'Eglise militante doit prendre vis-à-vis la maçonnerie universelle a été indiquée d'une manière précise. Notre Saint Père fait observer que bien que cette société paraisse n'avoir aucun scrupule, bien qu'elle tienne ses loges au grand jour, qu'elle ait ses organes chargés de répandre parmi le peuple l'esprit pernicieux de ses doctrines, elle n'en reste pas moins une société clandestine, agissant dans l'ombre, ayant des mystères que sa constitution interdit fortement de divulguer, même à la majeure partie de ses adeptes. Le progrès fait par cette secte depuis près de cent ans est quelque chose d'incroyable. C'est à partir de la Révolution Française que l'on voit pour ainsi dire, cette société se dégager de l'obscurité où elle était releguée, pour agir au grand jour. Depuis près d'un siècle l'Europe se tord sous son étreinte. L'influence néfaste qu'elle a exercée sur ses destinées, le rôle qu'elle a joué avec les empires, le bras de fer qu'elle étend aujourd'hui sur la France en paralysant ses meilleurs sentiments, démontrent de la manière la plus évidente, quels sont les principes qui peuvent lui servir de base. L'Encyclique arrive donc à point pour nous mettre en garde contre sa doctrine et pour nous enseigner la ligne de conduite à suivre vis-à-vis d'elle. Puisse cette parole du Chef de l'Eglise prisonnier au Vatican être entendue des catholiques et leur faire voir le danger qu'il y a pour eux de coudoyer sans cesse des francs-maçons.

Il y a certaines gens dans notre pays qui semblent fermer l'oreille aux enseignements de cette Encyclique.

Nous ne voudrions pas donner à entendre que les francs-maçons pullulent au Canada, mais avouons franchement que notre



cher pays serait grandement privilégié s'il était exempté des morsures de la secte. Il n'y a pas un pays de l'univers qui n'ait été déjà tant soit peu envahi par cette marée montante de la franc-maçonnerie.

Dans une matière d'une aussi grande importance pour nos intérêts les plus sacrés, à nous catholiques, il ne fait pas bon d'être trop optimiste.

A. G. L. DESAULNIERS.

---